
VITT. EM. III





BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DIDEROT

ROMANS ET CONTES

TOME III.

DUBUISSON et Cie
5
Rue Coq-Héron

LUCIEN MARPON
4 à 7
Galeries de l'Odéon

25 centimes
35 CENTIMES RENDU FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.
Nouvelle édition — Septembre 1861

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION DES MEILLEURS AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

DIDEROT

ROMANS ET CONTES

Mes amis, faisons des contes pendant que nous en faisons nous oublions, et le conte de la vie s'achève sans qu'on s'en doute.

DIDEROT.

TOME TROISIÈME



PARIS

DUBUISSON ET Cᵉ
5, rue Coq-Héron, 5

LUCIEN MARPON
4-7, galeries de l'Odéon, 4-7

1865

ROMANS ET CONTES

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU (1)

—

Première Soirée

La favorite se couchait de bonne heure et s'endormait fort tard. Pour hâter le moment de son réveil, on lui chatouillait la plante des pieds et on lui faisait des contes; et, pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre personnes : deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivaient suc-

(1) Madame de Vandeul, la fille de Diderot, dans ses *Mémoires* sur la vie et les ouvrages de son père, nomme ce conte le *Pigeon blanc*, et énumère d'une manière spirituelle et piquante les infructueuses démarches faites en 1749 par les

cessivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit, et ses pieds confiés à la chatouilleuse, lorsqu'elle dit : « Commencez, » et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit :

LA PREMIÈRE FEMME.—« Ah ! ma sœur, le bel oiseau ! Quoi ! vous ne le voyez-pas entre les deux branches de ce palmier, passer son bec entre ses plumes et parer ses ailes et sa queue ? Approchons doucement ; peut-être qu'en l'appelant il viendra, car il a l'air apprivoisé. Oiseau, mon cœur ; oiseau, mon petit roi, venez, ne craignez rien ; vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse du mal. Venez, une cage charmante vous attend ; ou si vous préférez la liberté, vous serez libre. » L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avait appelé. Agariste (c'était son nom), lui passant sur la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses

gens de police, pour en obtenir communication de la femme du philosophe. Il contenait ou du moins était accusé de contenir « des applications sur le roi, madame de Pompadour et les ministres. » Bien que ces sortes de récits, — fort à la mode au siècle dernier, dans lesquels les personnages et les événements contemporains étaient déguisés sous le voile des fictions orientales, — aient beaucoup perdu de leur attrait, nous n'avons pas cru devoir renoncer à publier celui-ci, ne fût-ce qu'à titre de souvenir d'une forme littéraire perdue.

(*Note des éditeurs*).

ailes, disait à sa compagne : « Ah! ma sœur, qu'il est charmant! Que son plumage est doux! qu'il est lisse et poli! Mais il a le bec et les pattes couleur de rose, et les yeux d'un noir admirable! »

LA SULTANE. — Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME. — Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE. — Je ne croyais pas qu'il y eût des couvents en Chine.

LA PREMIÈRE FEMME. — Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une caverne obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce supplice : c'était de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et dans les grandes fêtes les promenaient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE. — Continuez, fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME. — Voilà donc l'oiseau

blanc dans le temple de la guenon couleur de feu.

LA SULTANE. — Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME. — Une vieille pagode très encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau, s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles, son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvements singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée s'allument dans leur cœur ; je ne sais quels épanchements lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent, et, de deux idiotes qu'elles étaient, en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent, et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE. — En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.—Je l'ignore. Un matin, l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure qui, jusqu'à ce moment, avait fait l'esprit fort et dédai-

gné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur les carreaux, et s'écria d'une voix entrecoupée : « Ah ! je n'en puis plus !... Je me meurs !... Je n'en puis plus !... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air. »

LA SULTANE. — Je vois cette scène, et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute, et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur grande guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME. — Ce qu'il en arriva ? Un prodige, un des plus étonnants prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE. — Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR. — Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE. — Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes, mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR. — Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE. — Vous avez raison, je n'y pensais pas. Ah ! oui, des esprits ! (La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.)

LE PREMIER ÉMIR. — On avertit la supérieure

de ce prodige. Les prêtres furent assemblés; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits; après de longues altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il fut décidé qu'on interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncèrent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau était père des petits esprits.

LA SULTANE. — Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR. — Après une heure et demie de génuflexions, d'encensements et d'autres singeries, la grande guenon se gratta l'oreille, et se mit à débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

Pour conserver l'odeur de pucelage
Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
Que loin d'ici le galant emplumé
Aille chanter et chercher une cage.

Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;
Vous resterez toujours vierges, ou peu s'en faut;
Vos cœurs, aux doux accents de son tendre ramage,
Ne s'ouvriront pas davantage ·
Telle est la volonté d'en haut.

Et toi qu'il honora de son premier hommage,
Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
Modère la douleur dont ton âme est émue ;
L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté,
Agariste, il est temps qu'il cherche vérité,
Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue.

LA SULTANE. — Mademoiselle, vous avez ce soir le toucher dur, et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement... fort bien... comme cela... Ah ! que vous me faites de plaisir ! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR. — On ne fut pas fort instruit par cet oracle : aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. « *Qu'il cherche Vérité*, disait l'une ; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. — *Qu'il échappe au mensonge*, disait une autre, *et qu'il mue.* — Qu'il mue ! ma sœur ; est-ce qu'il muera ? C'est pourtant dommage ; il a les plumes si belles ! » Aussi, toutes reprenaient : « Ma sœur Agariste l'a tant fait chanter ! tant fait chanter ! » Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement commencé, et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque op-

position de la part des jeunes recluses ; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant, elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages ! *toujours les mêmes vierges !*

LA SULTANE. — Votre oiseau blanc est trop difficile ; que lui fallait-il donc ?

LE PREMIER ÉMIR. — Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles, et des tons d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il était temps de suivre son destin et de prendre son vol ; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des serments qu'il avait faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais pas ce qui en est.

LA SULTANE. — Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût, et que si les serments ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

A la suite de cette réflexion, la sultane ar-

ticula très distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer, ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

Deuxième Soirée

La sultane dit à sa chatouilleuse : — Retenez bien ce mouvement-là ; c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension ; le sultan la doublera à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service ; je ne m'y oppose point, mais point du tout. Voyez si cela vous convient.... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard quand il partit; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR. — Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait; car, quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda point à devenir grand-

père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduirait à peu près dans notre langue par *gentillesse* ou *vivacité*, s'écria qu'elle n'avait rien vu de si beau. Et lui se disait en lui-même : « Quel teint! quels yeux! que sa taille est légère! Les vierges de la guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci. »

LA SULTANE. — Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul, jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR. — Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE. — Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR. — Lively portait des jupons courts, et l'oiseau blanc pouvait aisément apercevoir les beautés dont il faisait l'éloge du haut du turban sur lequel il était perché.

LA SULTANE. — Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu d'où il faisait ses judicieuses observations pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR. — Sultane, il est vrai.

LA SULTANE. — Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR. — Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE. — Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR. — Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE. — Elle eût fait un mauvais repas; après sa fatigue chez les vierges et sur la route, il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR. — Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE. — Et voilà l'origine des nez plats : ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR. — Lively fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé; il rêva qu'on lui tordait le cou, qu'on le plumait, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively, car le panier était placé sur la table de nuit, et elle avait le sommeil léger. Elle sonna, ses femmes arrivèrent, on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea au trémoussement de ses ailes, qu'il avait eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressait.

LA SULTANE. — Il avait déjà le caractère des vrais amants.

LE SECOND ÉMIR. — Il était timide et embarrassé de sa personne; il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE. — Quoi! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively?

LE SECOND ÉMIR. — Cette témérité lui réussit. « Mais, comment donc! s'écria la princesse, il est entreprenant!... » Cependant l'oiseau usait du privilége de son espèce, et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes, qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively; l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son époux; Kinkinka en avait parlé; on attendait de jour en jour les ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment, et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât. Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur, ordonnait des perquisitions; mais il était arrêté que de longtemps Génistan ne reparaîtrait au Japon. S'il employait bien son temps dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait

pas le sien auprès de la princesse ; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses, on pressait le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute opinion de son ramage; l'oiseau s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accents de l'oiseau...

LA SULTANE. — Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois et augmenter l'évanouissement de la princesse, qui durerait encore si l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air. Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent, ce qu'elle obtint sans peine : elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua ; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Emir, n'est-ce pas cela ?... Et vous madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. — Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix, on est fâché de la perdre ; mais il était menacé d'un malheur plus grand : la princesse, un matin, à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés ; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né : «Qui est-il ? d'où vient-il ? qui l'a placé là ?» Toutes protestèrent

qu'elles n'en savaient rien. Dans ces entrefaites arriva Kinkinka ; à son aspect les femmes de la princesse disparurent ; et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle ; et, sans attendre la réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par l'aile, il allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison ; que sa fille ne serait pas impunément déshonorée ; pardieu ! qu'il en aurait raison... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur avait tort ou raison d'être fâché ; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse ; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue, ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.—Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau ; et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour à sa toilette : « Qu'on m'ôte cet oiseau-là ; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux, il

n'est plus bon à rien... » A vous, madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME. — Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais : l'eunuque crut qu'il était temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau et de venger celle de son nez ; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux ; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc, outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE. — Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable. « L'insolent ! » disait l'une ; l'autre : « Ç'aurait été un mets admirable ! »

LA SECONDE FEMME. — Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnements qu'il faisait dans sa tête d'oiseau : « J'ai de l'esprit. Quand je cesserai

d'être oiseau, je serai fait à peindre. Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle de moi; c'est où je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la perfide! j'ai tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté pour elle jusqu'à en perdre la voix; et, par ses ordres, un cuisinier s'emparait de moi, on me tordait le cou, et je serais maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trouverais encore charmante! Non, non, cette noirceur efface à mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide! que je la hais! »

Ici, la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME. — On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la princesse, il ne voulait point du tout être mis à la basilique pour elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la vie.

LA SULTANE. — Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR. — L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route? qui lui servira de guide? On y arrive par une infinité de chemins; mais tous sont difficiles à tenir, et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissements, et il n'au-

rait pas été en cela plus malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée, rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE. — Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR. — Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera; ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct; les ténèbres ne l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit, et le crépuscule commençait à poindre lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues. « Zirphé, tu t'es levée de grand matin. — Et si je me suis endormie fort tard.—Et pourquoi t'es-tu endormie si tard? — C'est que je pensais à mon père, à ma mère et à toi. — Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parents? — Que sais-je? — Veux-tu que je leur parle? — Si je le veux! en peux-tu douter?— S'ils me refusaient? — J'en mourrais de peine. »

LA SULTANE. — L'oiseau n'est pas loin du pays de la Vérité. On y touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentiments du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR. — A peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger, que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère ; c'est ce que l'oiseau comprit à merveille aux précautions dont on usait pour le surprendre.

LA SULTANE. — Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente, entendez-vous ?

LE PREMIER ÉMIR. — S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux ; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres : c'était leur divinité, et ils ne craignaient rien tant que de l'offenser ; mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouraient s'en entretiendraient tant qu'il voudrait, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours; et pensant qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule

éternel qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires ou du moins d'en exagérer la valeur réelle.

Ici, la sultane poussa un léger soupir, et l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible :

— Continuez, je ne dors pas encore.

LE PREMIER ÉMIR. — Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habitants l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et, remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec et le maltraitent cruellement. — O Vérité ! s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment et qui s'occupent à te chercher !... » Il se tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchants, et comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que l'intolérance des passants...

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait, car on n'entendait entre les rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternatives. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de reprendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormait, et chacun se retira sur la pointe du pied.

Troisième Soirée

C'était une étiquette des soiréees de la sultane, que le conteur de la veille ne continuât point le récit du lendemain. C'était donc au second émir à parler, ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brahma, ou les idées philosophiques.

— Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle, au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie.

LE SECOND ÉMIR. — Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut une lueur qui brillait et s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait, et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il y vit peu de monde dans les appartements, beaucoup de simplicité dans l'ameublement; d'espace en espace, des giran-

doles sur des guéridons et des glaces de tous côtés. A l'instant, il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie ; mais son attendrissement redoubla lorsque, achevant de parcourir le reste du palais, il découvrit la fée Vérité retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux attachés sur un globe et le compas à la main, elle travaillait à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE. — Un prince élevé sous les yeux de Vérité ! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là ? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR. — L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui, d'abord, ne le remarqua pas; mais ses battements d'ailes furent si rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève ; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE. — Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité ! en voilà bien d'une autre ! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant, continuez.

LE SECOND ÉMIR. — A l'instant, Vérité le toucha de sa baguette : ses plumes tombèrent et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça :

c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père, de crainte que, s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie dans la langue du pays *menteur*), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit encore des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises. Il lui raconta ses aventures; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la guenon couleur de feu ; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour être tout à fait plaisant et d'en retrancher d'autres qui l'auraient déparé ; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés innocentes...

LA SULTANE. — Innocentes ! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste que d'une bagatelle on fait une aventure malhonnête, indécente, déshonorante... Taisez-vous, taisez-vous; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain. Et vous, madame la première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. — La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là. « Et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique? lui dit-elle ironiquement. — Ah ! l'ingrate ! s'écria-t-il; la cruelle ! qu'on ne m'en parle jamais. — Je vous en-

tends, reprit Vérité; vous l'aimez à la folie. » Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint sur-le-champ qu'il aimait. — « Mais que prétendez-vous faire de ce goût? lui demanda Vérité. — Je ne sais, lui répondit Génistan; un mariage peut-être.—Un mariage! reprit la fée, tant pis! Je vous avais, je crois, trouvé un parti plus sortable. — Et ce parti, demanda le prince, quel est-il?—C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil, mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme et la conversation très solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée: depuis ce temps, je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée. — Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée?—*Polychresta*, dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout; cela n'est pas brillant; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent, mais des millions en fonds de terre, et cela raccommodera vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées. — Très assurément, madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas: cette figure, cet âge, cette allure-là ne me vont point, et il ne sera pas dit que le fils du très puissant empereur du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais

où : encore, s'il était question d'une mulâtresse, on n'y regarderait pas de si près. »

LA SULTANE. — On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME. — « Quant à mes affaires, j'ai des moyens plus honnêtes et aussi courts d'y pourvoir. J'emprunterai, madame : le Japon, avant que je devinsse oiseau, était rempli de gens admirables, qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait. — Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta. — Ah ! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais ; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfants du matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là. — Quelles idées ! dit la fée ; vous passez pour avoir du sens : je voudrais bien savoir à quoi vous l'employez. — A ne point faire de sots mariages, répondit le prince. — Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité. Polychresta est un peu ma parente ; je la connais, je l'aime, et vous ne pouvez vous dispenser de la voir. — Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante ; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade. — Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je

vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps. — Pour de l'estime et du respect, je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe; ce serait d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir. — Eh! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter? Epousez-la seulement, c'est tout ce qu'on vous demande. — Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé, je ne saurais m'en passer; si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferai ma femme de Polychresta, et nous serions tous contents. » — La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. — « Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively. — Ah! elle me sera plus nécessaire encore, quand je serai vieux. — Vous vous trompez, lui dit la fée; Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour; mais Polychresta sera de tous les temps. — Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse. »

LA SULTANE. — Ah! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui

tienne là contre; vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre : personne ne sait appesantir les paupières comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez, et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. — Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement; il passa quelques jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite, il redevint pigeon à son grand regret : la fée le prit sur le poing et l'élança dans les airs sans cérémonie; il partit à tire d'ailes pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE. — Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME. — La fée, qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile...

LA SULTANE. — Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME. — Le suivit de près et l'atteignit au haut d'un observatoire où il s'était reposé.

LA SULTANE. — Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME. — Elle lui tendit le poing. L'oiseau blanc ne balança pas à descendre, et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE. — A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME. — L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. — « Et qu'est-ce que cet oiseau ! » lui demanda-t-il d'abord, car il aimait les oiseaux à la folie : de tout temps il avait eu des volières, et son plaisir, même à l'âge de quatre-vingts ans, était de faire couver des linotes. — « Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils. — Mon fils ! s'écria le sultan ; mon fils, un gros pigeon pattu ! Ah ! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé ? — Ce n'est rien, répondit la fée. — Comment, ventrebleu ! ce n'est rien, reprit le sultan, et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon ? Encore s'il était d'une rare espèce, singulièrement panaché ; mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah ! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira des gens durs, savants, arrogants, caustiques et brutaux ; mais pour des pigeons, ne

vous en mêlez pas. — Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils ; cependant, je vais vous le restituer. — Tant mieux, répondit le sultan, car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon. » Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du ministère japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc, et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son père ; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, *Menteur*), furent fâchés de revoir le prince ; mais aucun n'osa se montrer mécontent, et tout se passa bien. Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit : — « Vous souvient-il, très respectable sultan, que, quand l'impératrice ma mère eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfants ; qu'il fallait assurer la succession au trône, et qu'il était à propos qu'elle priât les pagodes, en qui elle avait toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez de prendre ? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas ; elle ne crut

pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau temps, des enfants, des melons, tout ce qu'elle demandait : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restait du crédit, ni sur la terre, ni dans les cieux ; car elle savait bien que si elle n'était pas assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre. — Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi, vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que, tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfants ? »

LA SULTANE.—Cela pouvait n'être pas exactement vrai, mais quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal ; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contents.

LA SECONDE FEMME. — Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il fût toujours en bonne santé, puis il ajouta : — « Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila (ce qui signifie, dans la langue du pays, l'*Indolente* ou l'*Assoupie*), vous m'en voulûtes assez mal à propos de ce que, ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva. Quelques jours après ma demande, je

rendis à Lirila une visite pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie; on eût dit qu'elle sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé, mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille. »

LA SULTANE. — Madame ne pourrait-elle aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est point la princesse Lirila?

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs; ils étaient tous quatre attendus en rendez-vous, et Mirzoza, qui le savait, souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME. — Il devait y avoir bal, et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure.

LA SULTANE.— La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME. — Oui, madame.

LA SULTANE. — Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME. — C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE. — Continuez.

LA SECONDE FEMME. — « J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes très distinctement et presque sans efforts, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle; c'est-à-dire que la princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place. »

Ici, la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit :

— Je ne vous conseille pas, mademoiselle, de vous lasser si vite; cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME. — « Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que

je vous croyais soixante ans. — Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas alors plus de cinquante-neuf. » Le prince s'inclina et continua sans répliquer l'histoire de son ambassade.—«A ce mot, dit-il, Lirila soupira, et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés et que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée ou en rêve, je ne sais lequel des deux : — « Est-il jaloux?... — Madame, lui » répondis-je, mon père se respecte trop et » ses femmes pour se livrer à de vils soup- » çons. » — « Voilà qui est bien répondu, » dit Zambador. La première pagode vacante, » j'y nommerai votre précepteur. » — « Mais, » continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'a- » larmer, bien ou mal à propos, sur la con- » duite de l'une de ses femmes, il en use on » ne peut mieux. On leur prépare un bain » chaud, on les saigne des quatre membres; » elles s'en vont tout doucement faire l'amour » en l'autre monde, et il n'y paraît plus. » — « Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé? — Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine. » Zambador en fit une autre, et le prince continua : — « J'interprétai la mine de

Lirila; c'était un embarras qu'on avait souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait de la rassurer. —Vous crûtes bien, ajouta Zambador. — Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude, et que depuis quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première, pour un coup d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième. — Ah! mon fils, dit Zambador au prince ; ne vous faites pas géomètre, car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse. » Puis, s'adressant à la fée : — « Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique ; c'était votre affaire : je ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait. »

LA SULTANE. — Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien ce qu'on n'apprenait pas par goût, et que Génistan, son fils, avait marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME. — « Lirila ne vous dit-elle plus rien ? demanda Zambador à son fils. — Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma mère était morte? — « Madame, lui répondis-je, elle jouit encore » du jour et de la tranquillité dans un vieux » château abandonné sur les rives de la mer, » où elle sollicite du ciel, pour mon père et

» pour vous, une nombreuse postérité ; et il » faut espérer que vous irez un jour parta- » ger les délices de sa solitude, sans qu'il » vous arrive aucun fâcheux accident, car » mon père est le meilleur homme du » monde, et à cela près qu'il fait baigner et » saigner ses femmes pour un coup d'éven- » tail, il les aime tendrement, et il est fort » galant. Madame, ajoutai-je tout de suite, ve- » nez embellir la cour du Japon ; les plaisirs » les plus délicats vous y attendent ; vous y » verrez la plus belle ménagerie ; on vous y » donnera des combats de taureaux, et je ne » doute point qu'à votre arrivée il n'y ait un » rhinocéros mis à mort avec un hourvari » fort récréatif. » Il prit en cet endroit, à la princesse, un bâillement. Ah ! seigneur, quel bâillement ! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de vos audiences. Cela signifiait, à ce que j'imaginai, que nos amusements n'étaient pas de son goût ; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à lui en inventer d'autres. — « Y a-t-il loin ? demanda » la princesse. — Non, madame, lui répondis- » je. Une chose des plus commodes que Fal- » kemberg ait jamais faites vous y portera, » jour et nuit, en moins de trois mois. — Je » n'aime point les voyages, dit Lirila en se » retournant, et l'idée de votre chaise de poste » me brise. Si vous me parliez un peu de » vous, cela me délasserait peut-être. Il y a

» si longtemps que vous m'entretenez de vo-
» tre père, qui a soixante ans et qui est à
» mille lieues !... » La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase, et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement secouée pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensait plus à vous, et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle avait encore à penser à moi; car Lirila s'était rarement occupée une heure de suite d'un même objet. »

LA SULTANE. — Cela est charmant! Premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce soir; qu'il était distrait sans savoir pourquoi; qu'il souffrait un peu de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux pour son indisposition qu'il restât, et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR. — « Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent

et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la même indolence de la part de Lirila, et que si l'une eût été morte et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à ses pieds et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre : « Madame, je sens tout ce que » je vous dois et à mon père, et je ne me suis » jamais flatté d'obtenir de vous quelque pré- » férence; mais il y a si loin d'ici au Japon et » je ressemble si fort à mon père!—Vrai ? dit » la princesse. — Très vrai, répondis-je ; et à » cela près que je n'ai pas ses années, et » qu'en vous aimant il ne risquerait pas la » couronne et la vie, vous vous y méprendriez. » —Je ne voudrais pourtant pas vous prendre » l'un pour l'autre à ce prix. Je serais bien » aise de vous avoir, vous, et qu'il ne vous en » coûtât rien. » Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'était tombée sur les yeux ; elle m'incommodait là ; je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions; point du tout, je m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement, on m'avait appris que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût veillé; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom.— Ah! traître! dit le sultan. — Ah! seigneur!

dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force. — Avance, avance, ajouta le sultan ; tu fais de belles choses. » Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvait entrer dans tous ces détails sans danger, et lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila. « Mon fils, dit Zambador, vous avez raison ; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie. — Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux; mais ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs; car il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre... »

LA SULTANE. — Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

LE SECOND ÉMIR. — « Cela est surprenant, dit le sultan; car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas! — Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer, et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir, lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant pas bien positivement ce qu'il lui fal-

lait, me tint à peu près ce discours : « Prin-
» ce, je crois que vous pouvez aller seul, et que je reste. — Et pourquoi donc, madame ?
» lui demandai-je. — Pourquoi ? Mais c'est
» qu'il me semble que je ne veux ni de vous,
» ni de votre père. — Mais, madame, d'où
» naît votre répugnance ? Il me semble, à
» moi, que vous pourriez vous trouver mal
» d'un autre. — Tant pis pour lui, je me
» trouve bien ici.—Restez-y donc, madame...»
Et je partis sans prendre mon congé d'audience de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services. — Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement. »

La sultane dit à sa chatouilleuse :

— Assez.

Les émirs et les femmes lui proposèrent obligeamment de continuer si cela lui convenait.

— Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au mot ; mais j'ai joui assez de votre impatience. Allez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine, car je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. Quelle heure est-il ?

— Deux heures du matin.

— J'ai fait durer ma méchanceté plus longtemps que je ne voulais. Allez, allez vite.

Quatrième Soirée

LA SULTANE. — Je trouve mon lit mal fait... Où en étions-nous?... Est-ce toujours le prince qui raconte ?

— Oui, madame.

— Et que dit-il ?

LA PREMIÈRE FEMME. — Il dit : « Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques réflexions sur mon ignorance, car je n'avais jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir, il me prit envie de reprendre connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver ; et comme je n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'âme plus favorables que la première. La femme de votre cour, seigneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les eunes vierges de la guenon couleur de feu. »

LA SULTANE.—Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.— « J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque j'y arrivai, et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtements dont je m'étais précautionné m'auraient été tout à fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre de mes actions. Ce n'étaient ici, et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité : des tables d'acajou, des boiseries unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau. Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenait toujours pour les nouveaux venus, mais qu'elle quittait à mesure qu'on se familiarisait avec elle. La chaise longue sur laquelle elle reposait n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable ; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne

manquait guère d'y perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret. Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma (ou, dans la langue du pays, *Candeur*). Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et, par-dessus tout cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisait pas; elle avait toujours un air si fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvait l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier, et même avec moi, car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais, pour être son neveu, il aurait fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu. Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il était mince, il avait le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses, l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande et les dents doubles. »

LA SULTANE. — Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays, *Menteur?*

LA PREMIÈRE FEMME. — Je crois que oui. « Rousch était très méchante langue. Pour de

l'esprit, il en voulait avoir. Il était fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions là dedans, il en riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui pour un esprit supérieur. »

LA SULTANE. — Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler? Si cela n'est pas, laisse-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME. — « La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrants et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles, les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne manquait pas d'esprit.

Pour des connaissances, personne n'en avait davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité; aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant durement; ayant tout vu, tout lu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la poésie. Elle aimait les enfants à la folie; aussi lui en envoyait-on de toutes parts; mais elle ne les gardait pas longtemps; à peine avaient-ils l'âge de raison que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchaient. »

LA SULTANE. — La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi ?

LA PREMIÈRE FEMME. — Oui, madame.

LA SULTANE. — Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté ?

LA PREMIÈRE FEMME. — Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement, et le prince continua : — « Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimais la fée, et j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aver-

sion? Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur moi, et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce qu'Azéma ferait assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le sien; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur, que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle; je ne sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air embarrassé. La fée m'avait deviné; elle me demanda comment je l'avais trouvée la veille. — « Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux.

Vous êtes charmante en tout temps; mais hier, vous étiez à ravir. — Ah ! mon fils, répondit la fée, Rousch vous a séduit. Quel dommage, et que votre changement m'afflige! Prince, vous m'abandonnez. » — Je fus sensible à ce reproche ; et me jetant entre les bras de la fée (elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient sincèrement à elle), je la conjurai de ne pas me faire un crime d'un discours que la Politesse m'avait dicté. »

LA SULTANE. — La Politesse! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches parentes et une des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME. — Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois ; aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglants que Rousch s'amusait à lui jouer. « Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme; quelquefois il m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendrait pour une bouffonne; d'autres fois, il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis estropiée. Il me fait un œil bleu et l'autre noir; les sourcils blancs et les cheveux blonds ;

mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnaissent. »

LA SULTANE. — Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME. — « Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu (ou, dans la langue du pays, *Brouillon*) et la princesse Serpilla (ou, dans la langue du pays, *Rusée.*) C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. — « Ah! dit la fée en fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là? » Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parents. »

LA SULTANE. — A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME. — « Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite, n'étant d'accord avec lui-même que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il prenait les raisons de son sentiment pour des objections; sourd d'une oreille; quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch. Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les coins de la bouche relevés; si elle méditait

une méchanceté, elle en tirait en bas le coin gauche : c'était un tic. Son menton était pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes ; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu, pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait aucun propos sans dessein, jouait toute sorte de personnages : l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avait jamais plus d'esprit que quand on était tenté de la prendre pour une idiote. Azéma lui déplut d'abord, et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de choses qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi pour qui elle se sentait du goût, je l'aimais, elle, Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer. — « Pourquoi, lui demandait Azéma, se taire opiniâtrément » comme il fait? S'il n'a que des vues honnêtes, que ne parle-t-il à ma tante?... — » Princesse, lui répondit Serpilla, vous ne » connaissez pas encore les amants délicats. S'adresser à votre tante, ce serait » s'assurer de votre personne sans avoir pressenti votre cœur. Vous pouvez compter que » le prince périra plutôt de chagrin que de » hasarder une démarche qui pourrait vous

» déplaire... — Ah! reprit Azéma, pour cela » je ne veux pas qu'il périsse; je ne veux » pas même qu'il souffre... — Cependant cela » est, et cela durera si vous n'y mettez pas » ordre... — Mais comment faut-il que je m'y » prenne? Je suis si neuve et si gauche à tout... » — Je le regarderais tendrement lorsqu'il » viendrait chez ma tante; s'il lui arrivait de me » donner la main, je la serrerais de distrac- » tion; je jetterais un mot, puis un autre... » — En vérité, j'ai peur d'avoir fait cela sans » y penser... — Si cela est, il faut avouer » que ce Génistan est un cruel homme. Je n'y » vois plus qu'un remède... — Et quel est-il? » — Oh! non, je ne vous le dirai pas... — Et » pourquoi? — C'est que, si je vous le disais, » vous le confieriez peut-être à votre tante... » — Ne craignez rien; vous ne sauriez croire » combien je suis discrète... — Eh bien! j'é- » crirais... — Si cela est votre secret, n'en » parlons plus, je n'oserai jamais m'en ser- » vir... — N'en parlons plus, comme vous » dites. Il me semble qu'il fait beau, et qu'un » tour de promenade vous dissiperait... — » Très volontiers; nous rencontrerons peut- » être le prince Génistan... — Le prince a re- » noncé à tout amusement; s'il se promène, » c'est dans les lieux écartés et solitaires. Je » ne sais où le conduira cette triste vie. S'il » en mourait pourtant, c'est vous qui en se- » riez la cause... — Mais je ne veux pas qu'il

» meure, je vous l'ai déjà dit... — Ecrivez-
» lui donc... — Je n'oserais, et puis je ne sais
» que lui écrire... — Que ne m'en chargez-
» vous? Vous me connaissez un peu, et vous
» ne me croyez pas sans doute aussi mala-
» droite que je le parais. J'arrangerai les cho-
» ses avec toute la décence imaginable. La
» lettre sera anonyme. Si la déclaration
» réussit, c'est vous qui l'aurez faite; si elle
» échoue, ce sera moi... — Vous êtes bien
» bonne. »

LA SULTANE. — Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite?

LA SECONDE FEMME. — Le prince dit que oui.

LA SULTANE. — Fut-elle répondue?

LA SECONDE FEMME.—Le prince dit que non.

LA SULTANE. — Et pourquoi?

LA SECONDE FEMME. — « Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir, et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de

vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus; c'étaient des caquets et des tracasseries sans fin; on se boudait sans savoir pourquoi, et la fée en était de fort mauvaise humeur. »

LA SULTANE. — C'est, en vérité, comme ici, et je croirais volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME. — « La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie : elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa cour; elle redoubla de sévérité; et s'il nous arrivait quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait brusquement : « Est-ce à » vous que le fait est arrivé? Ce que vous ra- » contez, l'avez-vous vu? » Elle était rarement satisfaite de nos réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais, mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que par le bruit public. Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées,

qui offensaient moins de sa part que d'une autre, parce qu'il y avait, disait-on, dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté ; il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que j'étais bien avec la tante et passablement avec la nièce ; qu'il y avait entre nous un arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenais à Azéma, et la nuit à Vérité. Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendait qu'on s'écoutât quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avait fait de sa vie ; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma ; que personne ne l'ignorait ; qu'il en était ainsi ; qu'il méditait depuis longtemps de l'épouser, et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en était pas moins amoureux. Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle (ou, dans la langue du pays, *Discrète*), son autre tante. Vérité y consentit. On tint le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit ; mais Azéma était déjà bien loin ; il

courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé ses amours et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais point que sa puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert avec le génie Nucton (ou comme qui dirait *Sournois*), qui résidait à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut un matin, et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens de se venger. Il n'était pas à un quart de lieue qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait : point du tout, c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait jetée dans cette contrée; on l'appelait Trocilla (comme qui dirait *Bizarre*). Sa manie était de courir sans savoir où elle allait; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente; aussi, apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse, où son équipage avait été mis en pièces, et qu'elle arrivait sur une mule rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire. On lui donna un appartement, il y en avait toujours de reste, chez Vérité ; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle maudissait, et qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en

souricière; c'étaient trois espèces de boiteuses, l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir, eût été du nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en Scaramouche et un valet en Arlequin dételaient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité. Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde. »

LA SULTANE. — C'est le privilége de la singularité plus encore que de la beauté, les hommes se livrant plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireraient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME. — « Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée : c'étaient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle était assise : point de taille, un bras potelé et l'autre sec ; une main laide et difforme et l'autre jolie ; un pied petit et délicat dans une grande mule

rembourrée, un autre pied grand et mal fait enchâssé dans une petite mule ; mais cela n'y faisait rien, par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule droite était un peu plus haute que la gauche ; à la vérité, un corps et l'éducation avaient affaibli ce défaut ; elle avait des couleurs et point de teint ; un œil bleu et un œil gris, le nez long et pointu, la bouche charmante quand elle riait ; mais par malheur pour ceux qui l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne voulait pas que ce fussent des vapeurs ou des nerfs. Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes ; une simarre de velours bleu garnie de crêpe ; un nœud de diamants, d'où pendait une riche dévote, dans un temps où l'on n'en portait plus ; une girandole de très beaux brillants à l'oreille droite, et une perle d'Orient à la gauche ; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés était en papillon et l'autre en battant-l'œil, avec un énorme éventail à la main. Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla. »

LA SULTANE. — La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME. — « Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre

mots déplacés et plaisants, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira. »

LA SULTANE. — Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs; mesdames, bonsoir; car je crois que vous allez vous coucher.

Cinquième Soirée

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit pour entrer sans qu'elle s'en doutât : il était placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de le dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit :

LE PREMIER ÉMIR. — « Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie. »

LA SULTANE. — Ce *je*, c'est le prince Génistan; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR. — Oui, madame.

LA SULTANE. — Ah! les hommes! les hommes!... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR. — Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE. — Continuez.

LE PREMIER ÉMIR. — « L'occasion de l'instruire de mes sentiments n'était pas difficile à trouver ; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper ; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes ; traita la modestie, la pudeur et les principales vertus de son sexe de freins imaginés pour les sottes ; et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, point de scrupules à lever ; je ne désirais qu'une seconde entrevue pour être heureux ; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement ; chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment ; elle me fut accordée. Aussitôt, je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en vint :

que je l'avais aimée depuis que j'avais eu le bonheur de la voir; que c'était un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi, et qu'il fallait que ma passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde fois que je jouissais de son entretien; elle m'écouta attentivement, puis tout à coup, éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute pour la première fois. — « Vous avez raison, me » répondit-elle; on m'a aimée, on me l'a dit, » et je devrais y être faite; mais il m'est tou» jours nouveau de voir des hommes, parce » qu'ils sont aimables, prétendre qu'on leur » sacrifiera l'honneur, la réputation, les » mœurs, la modestie, la pudeur et la plu» part des vertus qui font l'ornement de notre » sexe; car il paraît bien, à leurs procédés et » à ceux des femmes, que c'est à ces baga» telles que se réduisent les désirs des uns et » les bontés des autres. » Et, continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique: « Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence; » les liaisons ont dégénéré en un libertinage » épouvantable; la pudeur est ignorée sur » la surface de la terre : aussi les dieux se » sont-ils vengés, et presque tous les hom» mes... »

LA SULTANE. — Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR. — Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE. — Continuez.

LE PREMIER ÉMIR. — « Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère ; et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de peur qu'on n'en tînt de méchants sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries et de ne la revoir jamais. Mais j'avais plu, et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis, et je me laissai entraîner. »

LA SULTANE. — Vous n'êtes que des marionnettes.

LE PREMIER ÉMIR. — Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE. — Emir, respectez le sultan, respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR. — « Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée ; je crus la trouver seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui avait duré fort longtemps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore, si le maître d'anglais, qui ne manquait pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon supplice serait plus long. Tro-

cila me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot, et, sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul et qu'on s'ennuie. »

Ici, le sultan ne put s'empêcher de rire ; la sultane dit :

— En effet, cette scène est assez ridicule.

Et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR. — « Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet, et elle allait commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains. — « Ah ! vous voilà, me » dit-elle, et que faites-vous ici à l'heure qu'il » est ? — C'est par vos ordres, madame, lui » répondis-je, que je m'y suis rendu ; et il y » a près de deux heures que j'attends que » vous vous aperceviez que j'y suis... — Est-» il bien vrai ?... — Pour peu que vous en » doutassiez, votre maître d'anglais vous l'as-» surerait. — Vous l'avez donc entendu don-» ner leçon ? C'est un habile homme ; qu'en » pensez-vous ? Et ma vielle, je commence à » m'en tirer assez bien. Mais asseyez-vous, je » me sens en main, et je vais vous jouer des » contredanses du dernier bal, qui vous ré-» jouiront... — Madame, lui répondis-je, fai-» tes-moi la grâce de m'entendre. A présent, » ce ne sont point des airs de vielle que je

» viens chercher ici; quittez pour un moment » votre instrument, et daignez m'écouter...— » Mais vous êtes extraordinaire, me dit Tro» cilla: vous ne savez pas ce que vous refu» sez. J'allais vous jouer, ce soir, comme un » ange. —Madame, lui répliquai-je, si je vous » gêne, je vais me retirer... — Non, restez, » monsieur; et qui vous dit que vous me gê» nez? — Quittez donc ce maudit instrument, » ou je le brise... — Brisez, mon cher, brisez : » aussi bien j'en suis dégoûtée. » Je détachai la ceinture de la veille, non sans serrer doucement la taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette situation n'était pas commode. »

LA SULTANE. — Emir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR. — « Je la pris par sa main iolie, que je baisai plusieurs fois en la conduisant vers une chaise longue, sur laquelle je la poussai doucement; elle s'y laissa aller sans façon, et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main et lui protestant d'une voix émue que je l'adorais. »

De distraction, le sultan s'écria :

— Adore donc, maudite bête.

Heureusement la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR. — « Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux et l'arrêta sur ma bouche. Je la

regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitait en moi des désirs. Elle me tenait de petits propos d'enfants qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt, je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paraissait éprouver le même trouble, et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa fortement, et, se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes : — « Ah ! cher Zulric, s'écria-t-elle, » tendre et fidèle amant, que deviendrais-tu, » si tu savais à quel point je t'oublie ? » Ses larmes et ses soupirs redoublèrent ; c'était à me faire craindre qu'elle ne suffoquât. — « Re» tirez-vous, monsieur, je vous hais, je vous » déteste. Vous m'avez fait manquer à mes » serments, et tromper l'homme unique à » qui je suis engagée par les liens les plus so» lennels ; vous n'en serez pas plus heureux, » et j'en mourrai de douleur. » Ces dernières paroles et les larmes abondantes qui les suivirent me persuadèrent que le quart d'heure était passé. Je me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et j'apppris de sa part qu'elle avait bien reposé, et qu'elle m'attendait pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et

j'eus le bonheur de la trouver encore au lit. — « Venez, prince, dit-elle, asseyez-vous » près de moi. J'ai conçu pour vous des sen- » timents dont il faut absolument que je vous » instruise; il y va de mon bonheur, et peut- » être de ma vie, tâchez donc de ne pas abu- » ser de ma sincérité. Je vous aime, mais de » l'amour le plus tendre et le plus violent. » Avec le mérite que vous avez, il ne doit pas » être nouveau pour vous d'être prévenu. Ah! » si je rencontre dans votre cœur la même » tendresse que vous avez fait naître dans le » mien, que je vais être heureuse ! Parlez, » prince, ne me suis-je pas trompée, lorsque » je me suis flattée de quelque retour ? M'ai- » mez-vous ? — Ah ! madame, si je vous » aime ! Ne vous l'ai-je pas assuré cent fois ? » — Serait-il bien possible? — Rien n'est plus » vrai. — Je le crois, puisque vous me le di- » tes; mais je veux mourir si je m'en sou- » viens. Vraiment, je suis enchantée de ce » que vous m'apprenez là. Je vous conviens » donc beaucoup, beaucoup ? — Autant qu'à » qui que ce soit au monde. — Eh bien ! mon » cher, reprit-elle en me serrant la main en- » tre la sienne et son genou, personne ne me » convient comme toi; tu es charmant, divin, » amusant au possible, et nous allons nous » aimer comme des fous. On disait que Vin- » demill, Illoo, Girgil avaient de l'esprit. J'ai » un peu connu ces personnages-là, et je te puis

» assurer que ce n'était rien, moins que » rien. » Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant. — « A pré-ent, madame, je puis donc me flatter, » lui dis-je, que vous ne vous souviendrez plus » de Zulric ni d'aucun autre? — Que parlez-» vous de Zulric ? reprit-elle. C'est un petit sot » qui s'est imaginé qu'il n'y avait qu'à faire » le langoureux auprès d'une femme et à l'ex-» céder de protestations pour la subjuguer. » C'est de ces gens prêts à mourir cent fois » pour vous, et dont une misérable petite » complaisance vous débarrasse; mais vous, » ce n'est pas cela, et quelque répugnance » que vous ayez pour les hiboux, je gage que » vous la vaincriez si j'avais attaché mes fa-» veurs aux caresses que vous feriez au » mien. » — Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les hiboux... Oui, seigneur, pour les hiboux !... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne montrait qu'à ses meilleurs amis. »

LA SULTANE. — Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR. — « Et qu'on me présenta sur-le-champ. — « Voyez mon petit hibou, » me dit-elle; il est charmant, n'est-ce pas ?

» Ce toquet blanc à la housarde, qu'on lui a » placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est une » invention de mes boiteuses. Ce sont des » femmes admirables! Mais vous ne me dites » rien de mon petit hibou? — Madame, lui » répondis-je, vous auriez pu, je crois, pren- » dre du goût pour un autre animal. Il n'y a » que vous aux Indes, à la Chine, au Japon, » qui se soit avisée d'avoir un hibou en toquet. » — Vous vous trompez, me répondit-elle; » c'est l'animal à la mode; et de quel pays » débarquez-vous donc? Ici, tout le monde a » son hibou, vous dis-je, et il n'est pas permis » de s'en passer. Promettez-moi donc d'avoir » le vôtre incessamment; je sens que je ne » puis vous aimer sans cela. » Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon impatience. »

LA SULTANE. — Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME. — « Elle y consentit, mais à la condition que j'aurais un hibou. — « Ah! plutôt quatre, madame, » lui répondis-je. A l'instant, elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportements de la femme du monde qui aimait le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir. — « Vous aurez un hibou, me disait- » elle d'une voix entrecoupée; prince, vous

» me le promettez. — Oui, madame, lui ré-
» pondis-je, dans un instant où l'on est dis-
» pensé de connaître toute la force de ses pro-
» messes, je vous le jure par mon amour et
» par le vôtre. » A ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avait près d'une demi-heure que nous étions ensemble lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir, je m'en serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus; je pris donc le parti de lui obéir et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais. »

LA SULTANE. — C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME. — « Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut; il avait vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient découvert la retraite, avait déjà éprouvé les cruels effets de leur haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait rendue toute noire. Dans cet état, elle n'osait se montrer; elle vivait donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch,

et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur et qu'elle ne pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit, et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce, mais elle y perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta; ce qui détermina la fée à la transformer en colombe, et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme. Vérité, de retour chez Azéma, songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais, admirez les caprices des femmes, et surtout de Trocilla : elle ne me sut pas plutôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch, instruit de notre aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta pas qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse, et un matin nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin. La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch; je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de son caractère, et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen d'éviter Rousch; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main, et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert avec

elle qu'il ébauchait tous ses écrits scandaleux. Il inventait le fond, elle mettait de l'originalité dans les détails; d'où il arrivait qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas. »

LA SULTANE. — Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR. — « Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai. — « Malheureux, s'écria-t-il, que le destin » a conduit ici, tremble. Tu vas enfin éprouver » ma colère. » — A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles, et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois, et les appartements en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant; elle m'appela *petit*, *petit*; mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie

que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité, et dé me faire désenchanter ; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et de mes erreurs. D'ailleurs, tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures. »

LA SULTANE. — Ce sera la première fois qu'elle se mêlera du voyage.

LE PREMIER ÉMIR. — « Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi, qui l'aimais de si bonne amitié, et qui avais tant fait pour elle, » dit Génistan à son père.

LA SULTANE. — Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR. — « Génistan s'arrêta : Vérité prit la parole, et comme elle poussait l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages. — « J'aurais voulu, ajouta-t-elle en le débarrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kin-Kin-Ka. — Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine. — Vous voulez dire à la basi-

lique. Elle-même. — Mais il est fou ; celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être... Je serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez longtemps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudrait s'y prendre ? — Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité ; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils, et tous de Génistan. — Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande ? — Un petit obstacle : c'est que si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir ; il la trouve bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore..... — Il l'a donc vue ? — Jamais..... Votre fils est un homme d'esprit ; et quel esprit y aurait-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue ? C'est comme font tous les sots..... — Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra ; mais j'avais connu sa mère avant que de la prendre, et je ne suis pas un sot. — Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre

bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous interposassiez votre autorité. . . . . .

— Oh! dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. »—Aussitôt il fit appeler son fils, et, prenant l'air majestueux, qu'il attrapait fort bien quand on l'en avertissait: — « Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi, qu'elle vous plaise mardi, que vous l'épousiez mercredi... ou elle sera ma femme jeudi. — Mais, mon père... — Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit, et qu'on ne m'en parle pas davantage. » Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect, allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer; mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez!* lui tourna le dos, et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée. — « Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins? Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talents, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que vous ayez une furieuse prévention pour votre

amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire, il s'y prendra mieux que vous, et il serait du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais, parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle, et la manière dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusants. »

Le premier émir allait continuer, lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir.

— Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure ? dit la sultane...

— C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles...

— Ah ! ah ! vous êtes là !...

— Oui, madame...

— Y a-t-il longtemps ?...

— Ah ! très longtemps...

— Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brahma...

— L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous que je reste?

— Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?...

— Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez.

— Restez donc.

Sixième Soirée

La sultane dit à sa chatouilleuse :

— Mademoiselle, approchez-vous et arrangez mon oreiller, il est trop bas... Fort bien... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenait fantaisie à Mongogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez.

LA SECONDE FEMME. — « Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe d'abord déplaisait souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni d'approfondir le mérite réel, ni de le distinguer des agréments

superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'avait pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets ; elle prévit que si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle de Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler. Elle vint. — « Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis longtemps pour le fils de Zambador ; je lui ai parlé de vous, mais il m'a paru peu disposé à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté, dans ses voyages, d'une ieune fille qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises. Je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie ; vous le pourriez, en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde, mais ils sont trop modestes ; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur donner du jeu ; c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse ; je l'aimerais mieux riante. J'abhorre le rouge, mais je le tolère, lorsqu'il s'agit d'engager un homme

aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux, qui rétrécit votre front, et vous quitterez vos cornettes; les femmes n'en portent que la nuit. Pour ces fourrures, elles ne sont plus de saison; mais demain, je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicule que nous puissiez les trouver.» Polychresta allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de faire la petite folle; mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres, lui commanda de se parer et de ne rien négliger pour captiver le prince. Le lendemain matin, la fée Churchille (ou, dans la langue du pays, *Coquette*) arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille, doublée de satin bleu, renfermait la parure la plus galante et du goût le plus sûr : les diamants, l'éventail, les gants, les fleurs, tout y était, jusqu'à la chaussure : c'étaient les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de main, et toutes les petites boîtes furent arrangées et ouvertes; on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal; on lui appliqua deux couches de rouge; on lui plaça sur la tempe gauche une grande mouche à la reine; de petites furent dispersées avec choix

sur le reste de son visage, ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avait de trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il fallait pour lui donner un air enfantin ; elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir pour attraper ce je ne sais quoi si favorable à la physionomie; elle y réussit, mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamants ; Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse ; pour les femmes, elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait laissé faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense, ce qui la choqua beaucoup ; elle en demanda un plus petit. — « Eh ! fi donc, lui répondit Churchille ; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noces, et, sans rouge, on vous prendrait pour pis. » Il fallut donc en passer par là ; on continua de l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace ; jamais

elle n'avait été si bien et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal. Elle en reçut des compliments. Vérité lui dit, avec sa sincérité ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins, mais qu'elle en plairait davantage à Génistan ; qu'elle effacerait Lively dans son souvenir, et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet, à un madrigal ; — « car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice. » La fée donna l'après-dîner un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité ; on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard, car son impatience n'était pas de voir sa déesse de campagne : c'est ainsi qu'il appelait Polychresta. Il parut enfin, et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée, qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une attention à la déconcerter ; il s'assit auprès d'elle et lui adressa des choses fines ; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'é-

loignement pour sa société ; « et laissez là le » sens commun ; ayez de la gentillesse et de » l'enjouement; voilà l'essentiel, avec de vieux » louis, » disait un bon gentilhomme...

LA SULTANE. — Dont le château tombait en ruines.

LA SECONDE FEMME. — « Quoique les revenus du prince fussent en très mauvais ordre, il était trop jeune pour goûter ces maximes : c'était Lively qu'il lui fallait, avec ses agréments et ses minauderies ; il se la représentait jouant au volant ou à colin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne l'empêchaient pas de folâtrer et de rire ; et il achevait d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure ? Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux ; le prince fut toujours placé à côté de Polychresta ; il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très profond respect. — « J'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités. — Ah ! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively ! qu'elle est aimable ! — Je vois, dit Vé-

rité, que vous n'avez que cette petite folle en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut. »

LA SULTANE. —Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME. — « Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en donner le temps. D'un autre côté, elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle, et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement; un trop grand obstacle s'opposait à ses désirs : elle comptait trente-deux ans, et Génistan n'en avait que vingt-cinq; aussi disait-il que les vieilles femmes étaient toutes ennuyeuses. Quoique la fée fût très antique, ce propos ne l'offensait pas. »

LA SULTANE. —Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME. — « Le prince obéit aux ordres de la fée : c'était toujours le parti qu'il prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta, il se plut même chez elle. »

LA SULTANE. — Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME. — «A la longue, il s'en fit une amie ; il goûta son caractère; il sentit la force de son esprit ; il retint ses propos, il les cita, et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé, et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites, on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitaient le payement, et il épousa. Il porta à l'autel un front soucieux ; il se souvint de Lively, et il en soupira. Polychresta s'en aperçut ; elle lui en fit des reproches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes et de l'embrasser. »

LA SULTANE. — Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME. — «Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même; mais je suis fortement aimé ; il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis si désespéré de devenir l'époux ! La fée a raison ; oui, elle a raison : il faut que je sois fou ! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes pour s'affliger

d'en posséder une? D'ailleurs, elle a des charmes qui seront même durables; à soixante ans, elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais; car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai. » Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle. »

LA SULTANE. — Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME. — « Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'empire défendent la pluralité des femmes; mais les grands princes sont au-dessus des lois. »

LA SULTANE. — Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME. — « Je consentirai sans peine à partager votre tendresse avec Lively. »

LA SULTANE. — Fort bien, cela.

LA SECONDE FEMME. — « Mais plus de voyage chez Trocilla. »

LA SULTANE. — A merveille!

LA SECONDE FEMME. — « Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sen-

timents qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? Qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively : mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux. »

LA SULTANE. — Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME. — « Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui livrât Lively. »

LA SULTANE. — Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfants. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai sauvé la vie à quelques malheureux; jusqu'à présent, je n'ai point encore eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME. — « Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'a-

gisssait plus que d'être autorisé par les prêtres, qui partageaient avec les ministres le gouvernement de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûterait que cent mille écus. Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale, et le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint, dès ce moment, son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfants, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively. Elle n'en put amener que deux à sept mois. Vérité demeura à la cour pendant plusieurs années ; mais lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil, et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée. Trocilla fut entièrement oubliée, et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procu-

rait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la cour et la nation. »

Ici, la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venait d'entrer.

— Assez, dit-elle.

Et l'assemblée se retira.

Septième Soirée

LE PREMIER ÉMIR. — « Un jour, on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, et ils avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'Empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfants en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député, prenant la parole, dit : — « Très invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol ra-

pide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la Guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance? Vous voyez, très prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse, les fruits de vos amours et les merveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées ne peuvent vous laisser de doute sur leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui leur est dû. » Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ses entrailles s'émurent, et il reconnut ses enfants. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes.— « Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère. — Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque; et votre famille serait complète si la fée Coribella (ou, dans la langue du pays, *Turbulente*), marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kin-Kin-Ka, le secouant par une aile, était sur le point de lui ôter la vie. » Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfants en si mauvaises mains. — « Ah! prince, ajouta le député, la fée l'a

rendu tout joli ; il a des mutineries tout à fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait ; il casse, il brise, il mord, il égratigne; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit. » — Ici, le député se mit à sourire. — « De quoi souriez-vous ? lui dit le prince. — D'une de ses espiègleries. — Quelle est-elle ? — Un soir qu'on était sur le point de dormir, il lui prit la fantaisie de pisser dans les plats, et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là... »

LA SULTANE. — Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR. — « C'est ce que le député ajouta, — « Allez, vieux fou, lui repartit le prince, vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine, Il vaudrait encore mieux qu'il fût chez sa grand'mère. Je vous ordonne, sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient de le gâter. » Cela dit, l'audience finit, le député fut congédié et les enfants distribués en différents appartements du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle en

poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il fallut du temps pour l'apaiser, et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père. Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des affaires d'Etat, il allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine, qu'elle était dans ses bras. Sa conversation, légère et badine, l'amusait beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais qu'à regret. Il prenait auprès d'elle des dispositions à la bienfaisance, et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'était à ses yeux une femme très respectable, qui l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartements. Avait-il quelque affaire importante à terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens d'une action, et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates. Li-

vely fut un peu soupçonnée d'infidélité; elle exigeait de Génistan des complaisances excessives; elle se livrait au plaisir avec emportement; elle avait les passions violentes; elle imaginait et prétendait que tout se prêtât à ses imaginations; il fallait presque toujours la deviner. Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils avaient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère, de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchait pas d'apercevoir : elle n'était pas incapable de réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltait. Elle se conduisait précisément comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les moments qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son insipide; combien il avait

bâillé de fois à ses côtés ; si elle lui répétait les mathématiques : — « Cette femme est de très bon conseil, lui répondait le prince; et il serait à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent. — Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour ses qualités que vous lui faites des enfants régulièrement tous les neuf mois. — Non, lui répliquait Génistan, mais c'est pour la tranquillité de l'Etat. Vous ne conduisez rien à terme; il faut bien que Polychresta répare vos fautes ou les miennes. » A ces propos, Lively éclatait de rire et se mettait à contrefaire Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la caressait. — « Ah ! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance. — Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'Etat. — Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous?... — A vous-même et à mes plaisirs. » A ces questions, elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisait de son mieux ; mais un moyen de s'en tirer, qui lui réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenait au mot et les querelles finissaient. Elle avait des talents qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande facilité, mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer

que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux et la pria de fermer son appartement. »

LA SULTANE. — La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

PREMIER ÉMIR. — « Aussi ai-je lu, dans les mémoires secrets, qu'un frère très aimable de Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance des eunuques, se glissait chez Lively, et se chargeait d'égayer sa retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux, car il ne risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui le prince ignora. »

LA SULTANE. — Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR. — « Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus... »

LA SULTANE. — C'est-à-dire au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR. — « Elle révéla tout au sultan. »

LA SULTANE. — Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR. — « Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté; mais son frère,

prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.»

LA SULTANE. — Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR. — «Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée, sa marraine, Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parents. Génistan, son père, ne s'était point trompé sur l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger, mais le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un souper où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend plus que ces écervelés ne le désiraient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.» .

LA SULTANE. — A vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME. — «De deux sœurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan (ce qui signifie dans la langue du pays, *fanfaron*). Quant aux autres enfants issus du temple de la Guenon couleur de feu, on eut beau

leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts et remplirent le Japon d'hommes excellents en tout genre. Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent sans dot. »

LA SULTANE. — Alors on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté une grande fortune pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin ! A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME. — « Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à son père. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savants géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parents, leur goût naturel; car les talents alors ne dégradaient point au Japon. »

LA SULTANE. — Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME. — « Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse dans l'âge de maturité. Elle rassemblait tant de qualités, que les fées en devinrent jalouses. Elles ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les pâles couleurs, dont elle mourut avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne d'être son médecin. »

LA SULTANE. — Continuez, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR. — « Il y eut aussi dans la famille des héros. L'histoire du Japon parle d'un dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le portrait sur les tabatières, les écrans, les paravents, toutes les fois que la nation est mécontente du prince régnant; c'est ainsi qu'elle se permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres. La race ne tarda pas à s'éteindre; tout dégénéra, et l'on sait à peine aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste d'eux qu'une tradition contestée. On parle de leur âge comme nous parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables. »

LA SULTANE. — Je ne suis pas mécontente de votre conte; je ne crois pas avoir eu depuis longtemps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je vous en suis infiniment obligée.

Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets sur l'un desquels étaient les portraits du sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique, avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

LE GULISTAN

OU

LE RÊVE DU POËTE SADI

Sadi écrivait au milieu du douzième siècle (1). Il avait cultivé le bon esprit que la nature lui avait donné; il fréquenta l'école de Bagdad; il voyagea en Syrie, il tomba entre les mains des chrétiens, qui le mirent aux fers, et l'envoyèrent aux travaux publics. La douceur de son caractère et la beauté de son génie lui acquirent un protecteur, qui le racheta et qui lui donna sa fille. Il a composé un poëme intitulé *le Gulistan*, ou *le Rosier*. En voici l'exorde traduit à ma manière :

(1) C'est vers le milieu du treizième siècle que Sadi écrivait. (Edition Brière.)

Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. Je vis combien j'avais peu de moments, et j'en fus affligé, et je versai des larmes, et, à mesure que mes larmes coulaient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amollissait, et j'écrivis ces vers qui convenaient à ma condition.

A chaque instant, une partie de moi-même s'envole. Hélas! qu'il m'en est peu resté! Malheureux, tu as cinquante ans, et tu dors encore! Eveille-toi; la nature t'a imposé une tâche : t'en iras-tu sans l'avoir faite? Le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre, et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. L'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux ne sont pas encore ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés? Celui qui était venu a commencé un édifice, et il a passé; un autre le continuait, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupait aussi du monument de la vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. L'opiniâtreté de ces hommes dans une chose du néant ne doit-elle pas te faire rougir? Tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami, et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde? Le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant et le bon; mais la récompense attend celui-ci. L'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. Repens-toi donc, amende-toi; hâte-toi de disposer dans ton sépulcre la

provision de ton voyage. Le moment presse ; la vie est comme la neige, à la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? Il est tard ; mais tu peux encore, si tu veux, si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. Allons, Sadi, secoue-toi.

Le poëte ajoute : J'ai pesé mûrement ces choses ; j'ai vu que c'était la vérité, et je me suis retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes ; j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avais entendus. Je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile, et j'avais formé cette résolution en moi-même, et je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade, avec qui j'avais été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon ermitage. C'était un homme d'un caractère serein et d'un esprit plein d'agrément. Il chercha à m'engager de conversation. Inutilement ; je ne proférai pas une parole. Dans les moments qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici, loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, et ordonnant toutes mes actions à la dernière ; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur et de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien, lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin ; c'é-

tait au printemps, les roses étaient écloses, l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allâmes nous promener et converser dans un autre jardin. Il était aussi planté de roses et embaumé de leur parfum; nous y passâmes la nuit.

Au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, et il en remplissait son sein. Je le regardais, et son amusement m'inspirait des pensées sérieuses; je me disais : Voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie, et je méditais un ouvrage que j'appellerais *le Rosier*, et je confiai cette idée à mon ami, et il l'approuva, et je commençai mon ouvrage, qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami.

Extrait du second chapitre. Pendant que j'étais religieux, j'avais fait une profonde étude de la morale et de moi-même. Mes réflexions s'étaient assemblées dans mon cerveau, comme les eaux des torrents dans un lac qui va déborder; j'avais médité sur les imperfections des hommes du monde et sur les perfections des hommes de mon état; je m'enorgueillissais dans mes pensées, et je me sentais un besoin d'épancher au dehors l'estime de moi-même et le mépris des autres. J'aurais voulu répandre ces sentiments dans le monde entier, et je me rendis à Balbeck, qui me parut un théâtre digne de moi; bientôt j'osai ren-

trer dans le temple le plus fréquenté, pour y prêcher le peuple.

Je traversai le temple avec ce maintien modeste et ce front baissé que nous prescrit la règle; mais je jetais de temps en temps des regards dédaigneux sur les flots des fidèles qui s'ouvraient à mon passage. Je jouissais du respect que mon habit me semblait leur imposer, et j'étais bien sûr de leur en inspirer dans peu pour ma personne. Je montai enfin dans la tribune, je levais au ciel des yeux pleins de confiance, et je semblais lui demander moins des lumières que son attention sur les services que j'allais lui rendre. Je rabaissais mes regards sur le peuple, et je voyais une foule hébétée dont les yeux étaient fixés sur moi. Elle était sans mouvement, et semblait attendre l'âme que j'allais lui donner. Je voyais, dispersés dans la foule, plusieurs religieux. Ils m'écouteront, disais-je, avec jalousie; ils feront entre eux des critiques de mon discours; mais ils en feront des éloges au peuple; ils en diront du bien sans en penser; peut-être même en les flattant, en les intéressant à mes succès, les ferai-je convenir que je ne suis pas sans éloquence. Je veux, quand je parlerai de leurs mœurs et de leur génie, me livrer à l'enthousiasme; je veux mettre alors à leurs pieds les héros, les savants, et la masse entière du genre humain.

En ramenant mes regards auprès de la tribune, je vis un groupe de sages. Les uns étaient de la cour, les autres de l'Académie. Je sentis à cette vue la rougeur me monter au front; mon âme était vivement émue par différents sentiments : il y entrait de la honte et de la crainte, de la colère et de l'humiliation. Ah! disais-je en moi-même, ces gens-là vont rire. Je craignais le jugement qu'ils allaient porter de moi; j'étais indigné contre des hommes auxquels je ne pourrais en imposer; et, malgré mes efforts, je me sentais accablé du mépris que ces sages avaient pour les gens de mon état, et de celui qu'ils auraient vraisemblablement pour ma rhétorique.

Je n'avais jusque-là prêché que fort peu, et pour m'essayer seulement, dans de petites bourgades. Là, je pouvais, sans crainte de faire rire, parler avec respect du voyage de la jument de Borak au ciel de la lune; je pouvais, sans offenser personne, faire descendre de quel ciel il me plaisait chacun des versets du Koran; je pouvais, sans crainte que personne le trouvât mauvais, allonger et élargir à mon gré le pont qui mène en enfer; je pouvais entasser des miracles et des figures, de l'enthousiasme et du merveilleux, délirer, crier, et me tenir bien sûr de la crédulité et de l'admiration publique; mais à Balbeck ce n'était pas la même chose. J'avais

affaire à des gens qui voulaient de l'ordre, de la raison, de l'élégance, et encore tout cela devait peu les toucher ; le fond des choses devait faire tort à la manière dont elles seraient rendues. Dans les bourgades, je pleurais, et on pleurait ; je criais, et mes cris répandaient l'épouvante; là, mon enthousiasme entraînait, et à Balbeck il devait être ridicule. Cette pensée me faisait frémir ; cependant je me rassurais un peu en me disant que ces sages, dont je craignais si fort la censure, n'étaient peut-être que cinq ou six hommes d'esprit, et que la foule du peuple, qui n'était que peuple, était innombrable. Je voyais les têtes des sots, elles étaient en grand nombre, et à peine pouvais-je distinguer quelques têtes d'hommes d'esprit; celles-ci me paraissaient comme les fleurs de pavots paraissent parmi les épis d'un champ de froment prêt à être moissonné. Enfin, je commençai mon discours, mais non sans inquiétude.

J'avais choisi pour sujet les vengeances de Dieu. Je les peignais redoutables, et je les peignais inévitables. Je me souvenais d'avoir entendu dire à mes maîtres : « Mon fils, faites craindre Dieu; le prêtre n'est pas honoré, lorsque Dieu n'est pas terrible. » Je fis des tableaux effrayants des supplices de l'enfer, et, en faisant faire quelques petites fautes aux justes, j'y précipitais des justes le plus

que je pouvais; je n'en sauvais pas un de ceux qui avaient compté sur leurs œuvres plus que sur nos prières. Je voyais les sages jeter des regards de pitié, tantôt sur le peuple, tantôt sur moi; le peuple m'écoutait sans émotion. J'étais content des religieux; ils jouaient assez bien la sainte frayeur et l'admiration, mais ils n'inspiraient ni l'une ni l'autre. J'attaquais ensuite les vices qui doivent mériter les supplices de l'enfer. Je m'attachai à cette sorte d'amour-propre qui élève l'âme et qui mène à l'indépendance; je me souvenais que mes maîtres m'avaient dit : « Mon fils, inspirez l'humilité à vos frères, et ils vous glorifieront. » J'attaquai aussi l'attachement aux biens de la terre : « Vos maisons, disais-je au peuple, ne sont que des hôtelleries ; à peine pouvez-vous y séjourner : c'est le tombeau qui est votre demeure éternelle. Donnez vos biens, mais donnez-les à ceux qui en ont besoin et qui sauront en faire un saint usage. » Je parlais ensuite de la pauvreté et des vertus de ceux qui ont embrassé la vie religieuse. Les sages souriaient, et le peuple bâillait. Je m'aperçus trop du peu d'empire que j'avais sur mes auditeurs ; je sentis contre eux une violente indignation, et, ne pouvant les émouvoir, j'aurais voulu les extirper. J'éclatai contre ces hommes orgueilleux qui osent prendre confiance aux lumières de leur raison; j'attaquai la raison même ; j'en voulais surtout à

cette raison éclairée qu'on appelle sagesse. Je peignis les sages comme ennemis de l'Etat, et des citoyens, et du prince, et des femmes du prince, et des enfants du prince. Ces saintes invectives, soutenues d'un ton de voix pathétique et d'un geste véhément, ne firent aucun effet, et je descendis de la tribune après quelques pieuses imprécations.

Je fus reconduit chez moi par les religieux. Ils m'embrassèrent, les yeux baignés de larmes, et l'un d'eux me dit : « Les sages ont éclairé Balbeck ; nous avons fait de vains efforts pour arrêter les progrès de la sagesse ; elle marche à grands pas ; elle se mêle parmi le peuple ; elle ose se placer près du trône. Nous nous trouvons aujourd'hui une race d'hommes étrangère au reste des hommes ; nous leur sommes opposés d'intérêts, de sentiments et d'opinions ; les ténèbres sont dissipées, et la proie échappe aux oiseaux de la nuit. Nous sommes dans la société comme ces herbages visqueux que le mouvement des mers arrache de leur sein et rejette sur le rivage. Ceux d'entre nous qui sont détrompés et ceux qui ont conservé leur erreur sont également à plaindre, et nous ne pouvons plus jouir de l'erreur, ni dans nous ni dans les autres. Nous voyons s'éloigner de nous, pour jamais, ce respect du peuple auquel nous avons sacrifié les sentiments aimables de l'amour et de l'amitié, et les charmes de

l'humanité. Le voile du mépris nous couvre, et nous voyons briller dans tout son éclat le mérite qui nous méprise. La jalousie et les regrets nous dévorent; le plaisir n'habite point en nous, et nous ne sentons notre âme que par les passions qui la tourmentent. »

Je fus consterné de ce discours. J'y pensai longtemps et avec fruit; je quittai mon habit de religieux, et je me rendis chez un sage. « Je viens me dérober, lui dis-je, à des hommes séparés de leurs semblables, qui en sont haïs et qui les haïssent; je viens m'instruire avec vous. — O Sadi, me répondit le sage, ton cœur est sensible et bienfaisant; tu sais tout. Vis avec nous. »

RÊVE DE MANGOGUL

OU

VOYAGE DANS LA RÉGION DES HYPOTHÈSES

Extrait des *Bijoux indiscrets* (1)

— Ahi ! dit Mangogul (2) en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie : ces conversations sont malsaines. Hier, je marchai sur des idées creuses, et au lieu de dormir en sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes ministres ne travailleront en un an. Vous riez ; mais pour vous convaincre que je

(1) En extrayant du livre de Diderot le *Rêve de Mangogul*, et le *Rêve de Miroza*, nous n'avons eu d'autre but que de démontrer la possibilité de trouver dans les *Bijoux indiscrets* autre chose que du libertinage excentrique. Nous eussions également désiré pouvoir reproduire le chapitre de l'Académie des sciences de Banza, dans lequel les systèmes de Descartes et de Newton sont si ingénieusement mis en scène ; mais cette amusante satire tient tellement aux entrailles du sujet qui a inspiré le conteur, que nous avons résisté à la tentation.

(*Note des éditeurs.*)

(2) Louis XV.

n'exagère point, et me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnements m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

Je commençais à m'assoupir et mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles, et, m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitôt il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs, et je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

Notre course avait été longue, lorsque j'aperçus dans le vague de l'espace un édifice suspendu comme par enchantement. Il était vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondements, car il ne portait sur rien. Ses colonnes, qui n'avaient pas un demi-pied de diamètre, s'élevaient à perte de vue, et soutenaient des voûtes qu'on ne distinguait qu'à la faveur des jours dont elles étaient symétriquement percées.

C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre ; car je trouvais moins de hasard à voltiger sur mon hippogriffe qu'à me promener sous ce portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitaient, et par une sécurité remarquable qui régnait sur tous les visages, je descends, je

m'avance, je me jette dans la foule et je considère ceux qui la faisaient.

C'étaient des vieillards ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint et sans force, et presque tous contrefaits. L'un avait la tête trop petite, l'autre les bras trop courts; celui-ci péchait par le corps, celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds et n'allaient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisait tomber, et ils demeuraient à terre jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisaient au premier coup d'œil. Ils avaient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant et de hardi. Ils étaient presque nus, car tout leur vêtement consistait en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvrait pas la centième partie de leur corps.

Je continue de fendre la presse, et je parviens au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais. Du reste, sa hardiesse répondait à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille, et s'y soutenir en équilibre.

Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe, aussi sec et plus nu qu'aucun de ses disciples. Il trempait, dans une coupe pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portait à sa bouche, et soufflait des bulles à une foule de

spectateurs qui l'environnaient et qui travaillaient à les porter jusqu'aux nuęs.

« Où suis-je? me disais-je à moi-même, confus de ces puérilités. Que veut dire ce souffleur avec ses bulles, et tous ces enfants décrépits occupés à les faire voler? Qui me développera ces choses?... »

Les petits échantillons d'étoffes m'avaient encore frappé, et j'avais observé que plus ils étaient grands, moins ceux qui les portaient s'intéressaient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paraîtrait le moins déshabillé.

J'en vis un dont les épaules étaient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés, que l'art dérobait aux yeux les coutures. Il allait et venait dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui s'y passait. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, et j'allai droit à lui.

— Qui êtes-vous? où suis-je? et qui sont tous ces gens? lui demandai-je sans façon....

— Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région des hypothèses, et ces gens-là sont des systématiques.

— Mais par quel hasard, lui répliquai-je, le divin Platon se trouve-t-il ici? et que fait-il parmi ces insensés?...

— Des recrues, me dit-il. J'ai, loin de ce portique, un petit sanctuaire où je conduis ceux qui reviennent des systèmes.

— Et à quoi les occupez-vous?

— A connaître l'homme, à pratiquer la vertu et à sacrifier aux grâces...

— Ces occupations sont belles; mais que signifient tous ces petits lambeaux d'étoffes, par lesquels vous ressemblez mieux à des gueux qu'à des philosophes?

— Que me demandez-vous là? dit-il en soupirant, et quel souvenir me rappelez-vous? Ce temple fut autrefois celui de la philosophie. Hélas! que ces lieux sont changés! La chaire de Socrate était dans cet endroit...

— Quoi donc! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avait-il un chalumeau, et soufflait-il aussi des bulles?...

— Non, non, me répondit Platon; ce n'est pas ainsi qu'il mérita des dieux le nom du plus sage des hommes; c'est à faire des têtes, c'est à former des cœurs, qu'il s'occupa tant qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, et les beaux jours de la philosophie passèrent. Ces pièces d'étoffes, que les systématiques mêmes se font honneur de porter, sont des lambeaux de son habit. Il avait à peine les yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de philosophes se jetèrent sur sa robe et la déchirèrent.

— J'entends, repris-je, et ces pièces leur ont servi d'étiquette à eux et à leur longue postérité...

— Qui rassemblera ces morceaux, continua

Platon, et nous restituera la robe de Socrate !...

Il en était à cette exclamation pathétique, lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents, mais assurés.

Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'un pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air, et, le prisme à la main, décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux et pénétrait dans les entrailles de la terre.

— Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantesque qui vient à nous ?

— Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il : c'est elle-même.

A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher, et les colonnes du portique des hypothèses chanceler,

ses voûtes s'affaisser et son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds.

—Fuyons, me dit encore Platon ; fuyons, cet édifice n'a plus qu'un moment à durer.

A ces mots, il part ; je le suis. Le colosse arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille.

— Ah! prince, s'écria Mirzoza (1), c'est affaire à vous de rêver. Je serais fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit ; mais à présent que je sais votre rêve, je serais bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu.

— Madame, lui dit Mangogul, je connais des nuits mieux employées que celles de ce rêve qui vous plaît tant, et si j'avais été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que, n'espérant pas vous trouver dans la région des hypothèses, j'aurais tourné mes pas ailleurs. Je n'aurais point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurais lieu de m'en consoler...

(1) Madame de Pompadour.

RÊVE DE MIRZOZA

Extrait des *Bijoux indiscrets* (1)

Après que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgizro l'entortillé, il fit nuit, et l'on se coucha. Cette nuit, la favorite pouvait se promettre un sommeil profond; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant; et les idées qui l'avaient occupée se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au sultan.

«— J'étais, lui dit-elle, dans mon premier somme lorsque je me suis sentie transporter dans une galerie immense, toute pleine de livres : je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenaient; ils furent alors pour moi ce qu'ils

(1) Dans cette fiction, Diderot « oublie quelquefois le Congo et nous parle de Paris; s'il nous fait passer en revue les grands noms de l'antiquité, après avoir nommé et dignement loué Homère, Virgile, Euripide, Pindare, Socrate, Platon, Epicure, Anacréon, il nous montre, comme leur digne rival à tous, celui qui a également brillé dans tous les genres où il s'est essayé, l'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre*, Voltaire qu'il semble mettre en parallèle avec les noms les plus imposants des Anciens. » (Avertissement de l'édition Brière, Paris, 1821.)

furent pour bien d'autres qui ne dorment pas : je ne regardai pas un seul titre; un spectacle plus frappant m'attira tout entière.

» D'espace en espace, entre les armoires qui renfermaient les livres, s'élevaient des piédestaux sur lesquels étaient posés des bustes de marbre et d'airain d'une grande beauté : l'injure des temps les avait épargnés; à quelques légères défectuosités près, ils étaient entiers et parfaits; ils portaient empreintes cette noblesse et cette élégance que l'antiquité a su donner à ses ouvrages; la plupart avaient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, et la physionomie intéressante.

» J'étais inquiète de savoir leurs noms et de connaître leur mérite, lorsqu'une femme sortit de l'embrasure d'une fenêtre et m'aborda : sa taille était avantageuse, son pas majestueux et sa démarche noble; la douceur et la fierté se confondaient dans ses regards, et sa voix avait je ne sais quel charme qui pénétrait; un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante de satin blanc, faisaient tout son ajustement. — « Je connais votre embarras, me dit-elle, et je vais satisfaire votre curiosité. Les hommes dont les bustes vous ont frappée furent mes favoris; ils ont consacré leurs veilles à perfectionner les beaux-arts, dont on me doit l'invention; ils vivaient dans les pays de la terre les plus policés, et leurs

écrits, qui ont fait les délices de leurs contemporains, sont l'admiration du siècle présent. Approchez-vous, et vous apercevrez en bas-reliefs, sur les piédestaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet intéressant qui vous indiquera du moins le caractère de leurs écrits. »

» Le premier buste que je considérai était un vieillard majestueux, qui me parut aveugle; il avait, selon toute apparence, chanté des combats, car c'étaient les sujets des côtés de son piédestal; une seule figure occupait la face antérieure : c'était un jeune héros; il avait la main posée sur la garde de son cimeterre, et l'on voyait un bras de femme qui l'arrêtait par les cheveux, et qui semblait tempérer sa colère.

» On avait placé vis-à-vis de ce buste celui d'un jeune homme : c'était la modestie même; ses regards étaient tournés sur le vieillard avec une attention marquée; il avait aussi chanté la guerre et les combats; mais ce n'étaient pas les seuls sujets qui l'avaient occupé, car, des bas-reliefs qui l'environnaient, le principal représentait, d'un côté, des laboureurs courbés sur leurs charrues et travaillant à la culture des terres, et de l'autre, des bergers étendus sur l'herbe et jouant de la flûte entre leurs moutons et leurs chiens.

» Le buste placé au-dessous du vieillard, et du même côté, avait le regard effaré; il semblait suivre de l'œil quelque objet qui fuyait,

et l'on avait représenté au-dessous une lyre jetée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés et des chevaux fougueux échappés dans une vaste plaine.

» Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa : il me semble que je le vois encore ; il avait l'air fin, le nez aquilin et pointu, le regard fixe et le rire malin. Les bas-reliefs dont on avait orné son piédestal étaient si chargés, que je ne finirais point si j'entreprenais de vous les décrire.

» Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma conductrice.

« — Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur ses lèvres et la probité sur tout son visage?

» — Ce fut, me dit-elle, l'ami et la victime de l'un et de l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens éclairés et vertueux ; et ses concitoyens ingrats lui ôtèrent la vie.

» — Et ce buste qu'on a mis au-dessous ?...

» — Lequel? celui qui paraît soutenu par les Grâces qu'on a sculptées sur les faces de son piédestal ?

» — Celui-là même.

» — C'est le disciple et l'héritier de l'esprit et des maximes du vertueux infortuné dont je vous ai parlé.

» — Et ce gros joufflu qu'on a couronné de pampres et de myrte, qui est-il?

» — C'est un philosophe aimable qui fit son unique occupation de chanter et de goûter le plaisir. Il mourut entre les bras de la Volupté.

» — Et cet autre aveugle?

» — C'est... » me dit-elle.

» Mais je n'attendis pas la réponse : il me sembla que j'étais en pays de connaissance, et je m'approchai avec précipitation du buste qu'on lui avait placé en face. Il était posé sur un trophée des différents attributs des sciences et des arts; les amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal. On avait groupé sur l'autre les génies de la politique, de l'histoire et de la philosophie. On voyait sur le troisième deux armées rangées en bataille : l'étonnement et l'horreur régnaient sur tous les visages; on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration et de la pitié. Ces sentiments naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, et, à ses côtés, un guerrier plus âgé qui tournait ses armes contre lui-même. Tout était, dans ces figures, de la dernière beauté : et le désespoir de l'une, et la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre. Je m'approchai et e lus au-dessous, en lettres d'or :

. . . . Hélas! c'était son fils! .

(1) Voltaire, *la Henriade*, chant VIII.

» Là, on avait sculpté un soudan furieux, qui enfonçait un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournaient les yeux et les autres fondaient en larmes. On avait gravé ces mots autour de ce bas-relief :

Est-ce vous, Nérestan?... (1)

» J'allais passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il était occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitaient en foule dans la galerie. Les uns portaient des encensoirs d'où s'exhalait une vapeur grossière, les autres des guirlandes d'œillets d'Inde et d'autres fleurs cueillies sans choix et arrangées sans goût. Ils s'attroupèrent autour des bustes et les encensèrent en chantant des hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachait aux bustes, à qui leurs couronnes donnaient un air tout à fait ridicule. Mais les antiques reprirent bientôt leur état, et je vis les couronnes se faner et tomber à terre, séchées. Il s'éleva entre ces espèces de barbares une querelle, sur ce que quelques-uns n'avaient pas, au gré des autres, fléchi le genou assez bas, et ils étaient sur le point d'en

(1) Voltaire, *Zaïre*, acte V, scène IX.

venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard et rétablit le calme dans sa demeure.

» Ils étaient à peine éclipsés que je vis entrer, par une porte opposée, une longue file de pigmées. Ces petits hommes n'avaient pas deux coudées de hauteur, mais en récompense ils portaient des dents fort aiguës et des ongles fort longs. Il se séparèrent en plusieurs bandes, et s'emparèrent des bustes. Les uns tâchaient d'égratigner les bas-reliefs, et le parquet était jonché des débris de leurs ongles; d'autres, plus insolents, s'élevaient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, et leur donnaient des croquignoles. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'apercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenaient sur celui du pigmée. Aussi, en les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

« — Vous voyez, me dit ma conductrice, quelle est l'audace et quel est le châtiment de ces myrmidons. Il y a longtemps que cette guerre dure, et toujours à leur désavantage. J'en use moins sévèrement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de ceux-ci pourrait défigurer les bustes; les efforts des autres finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer ici, je vous conseille de passer à de nouveaux objets. »

» Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, et je vis un atelier occupé par une autre sorte de pygmées : ceux-ci n'avaient ni dents ni ongles, mais en revanche ils étaient armés de rasoirs et de ciseaux. Ils tenaient entre leurs mains des têtes qui paraissaient animées, et s'occupaient à couper : à l'un les cheveux, à arracher à l'autre le nez et les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là et à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettaient à les considérer et à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvées les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avaient beau jeter les hauts cris, ils ne daignaient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandait son nez, et qui représentait qu'il ne lui était pas possible de se montrer sans cette pièce.
« — Eh ! tête, ma mie, lui répondit le pygmée, vous êtes folle. Ce nez, qui fait votre regret, vous défigurait : il était long, long... vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante, et l'on vous courra... »

» Le sort de ces têtes m'attendrissait, lorsque j'aperçus plus loin d'autres pygmées plus charitables qui se traînaient à terre avec des lunettes. Ils ramassaient des nez et des oreilles, et les rajustaient à quelques vieilles têtes à qui le temps les avait enlevées. Il y en avait entre eux, mais en petit nombre, qui y réus-

sissaient; les autres mettaient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez, et les têtes n'en étaient que plus défigurées.

» J'étais fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifiaient; je le demandai à ma conductrice, et elle avait la bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut.»

MÉLANGES

ÉLOGE DE RICHARDSON (1)

Par un roman, on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événements chimériques et frivoles, dont la lecture était dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrais bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'âme, qui respirent partout

(1) Après avoir fait ses preuves comme conteur attachant, Diderot a pris la plume du panégyriste et s'est complu à faire d'un glorieux émule un éloge que la postérité n'a pas complètement ratifié. L'auteur de *Paméla* et de *Clarisse Harlowe* a malheureusement été le prototype d'une littérature filandreuse et pleurarde, qui a conservé de nos jours quelques rares partisans, et il pourra paraître étrange qu'un écrivain aussi concis, aussi nerveux et aussi serré que l'était le plus souvent l'auteur de *la Religieuse*, ait pu prendre le change sur cette individualité dont un bienfaisant oubli couvre de nos jours les prolixes récits et la sentimentalité niaise; mais, au dix-neuvième siècle, la critique littéraire naissait à peine, et il n'y avait point de milieu entre les admirations excessives et les dénigrements emportés, entre l'enthousiasme de Diderot et le fiel des Fréron et des Laharpe

(Note des Éditeurs.)

l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montaigne, Charron, la Rochefoucauld et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit, qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des moralistes; et avec toutes ces sentences, il ne referait pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite et générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit; mais celui qui agit, on le voit, on se met à sa place ou à ses côtés, on se passionne pour ou contre lui; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste et vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson, n'a pas fait frémir? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique et vrai, de l'air de candeur et de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui est-ce qui ne s'est pas dit au fond de son cœur qu'il faudrait fuir de la société et se réfugier au fond des forêts, s'il y avait un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation?

O Richardson! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages; on se mêle à la conversation, on approuve, on blâme, on

admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfants qu'on avait menés au spectacle pour la première fois, criant : *Ne le croyez pas, il vous trompe... Si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon âme était tenue dans une. agitation perpétuelle. Combien j'étais bon ! combien j'étais juste ! que j'étais satisfait de moi ! J'étais, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avais parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations, que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avais entendu les vrais discours des passions ; j'avais vu les ressorts de l'intérêt et de l'amour-propre jouer en cent façons diverses ; j'étais devenu spectateur d'une multitude d'incidents ; je sentais que j'avais acquis de l'expérience.

Cet auteur ne fait point couler le sang le long des lambris ; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées ; il ne vous expose point à être dévoré par des sauvages ; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche ; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de la scène ; le fond de son drame est vrai ; ses personnages ont toute la réalité possible ; ses caractères sont pris du milieu de la société ; ses incidents sont dans les

mœurs de toutes les nations policées ; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi ; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent ; elles ont l'énergie que je leur connais ; les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse ; il me montre le cours général des choses qui m'environnent. Sans cet art, mon âme se pliant avec peine à des biais chimériques, l'illusion ne serait que momentanée, et l'impression faible et passagère.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même, en idée, est une disposition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson sème dans les cœurs des germes de vertus, qui y restent d'abord oisifs et tranquilles : ils y sont secrètement, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue et les fasse éclore. Alors ils se développent ; on se sent porté au bien avec une impétuosité qu'on ne se connaissait pas. On éprouve, à l'aspect de l'injustice, une révolte qu'on ne saurait s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des moments où l'âme désintéressée était ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la première fois

que les ouvrages de Richardson tombèrent entre mes mains : j'étais à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant, je voyais mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveraient des hommes d'un commerce excellent qui auraient vécu ensemble pendant longtemps, et qui seraient sur le point de se séparer. A la fin, il me sembla tout à coup que j'étais resté seul.

Cet auteur vous ramène sans cesse aux objets importants de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtiles et déshonnêtes qui se cachent et se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes, et qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne, et le More hideux qu'il masquait s'aperçoit.

C'est lui qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre, tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnaît. S'il est au fond de l'âme du personnage qu'il introduit un senti-

ment secret, écoutez bien, et vous entendrez un ton dissonant qui le décélera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvait jamais ressembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle est la vérité et qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espèce humaine? Il n'a point démontré cette vérité; mais il l'a fait sentir: à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudrait être Lovelace, avec tous ses avantages? Qui est-ce qui ne voudrait pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes?

Souvent j'ai dit en le lisant: Je donnerais volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci; j'aimerais mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, et vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talents qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie; venez, nous

pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, et nous dirons : Si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent et ceux qui souffrent. C'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe; et, sans que je m'en aperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce et se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure ; quelquefois on s'en aperçoit, et l'on me demande : Qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre état naturel; que vous est-il arrivé? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur mes amis. O mes amis! *Paméla*, *Clarisse* et *Grandisson* sont trois grands drames! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvais un dégoût invincible; je laissais là le devoir, et je reprenais le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson sans désirer de connaître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux, tu seras ma lecture dans tous les temps! Forcé par des besoins pressants, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfants les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres; mais tu me resteras, tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homère, Euripide et Sophocle, et je vous lirai tour à tour.

Plus on a l'âme belle, plus on a le goût exquis et pur, plus on connaît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ses détails, qu'on appelait des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage et le temps ont prescrites aux productions des arts, et qui foule aux pieds le protocole et ses formules ! Il s'écoulera de longues années après sa mort avant que la justice qu'il mérite lui soit rendue.

Cependant soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de vingt-quatre heures pour les amusements dont il est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paraître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, et qu'inces-

samment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scènes détachées de comédie et de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paraissent longs, que ne les abrégez-vous? Soyez conséquents. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte : sautez tout de suite aux vingt-deux dernières pages de *Clarisse*.

Les détails de Richardson déplaisent et doivent déplaire à un homme frivole et dissipé; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivait : c'est pour l'homme tranquille et solitaire, qui a connu la vanité du bruit et des amusements du monde, et qui aime à habiter l'ombre d'une retraite et à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvements, pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation? Pensez de ces détails ce qu'il vous plaira, mais ils seront intéressants pour moi s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caractères.

Ils sont communs, dites-vous; c'est ce qu'on voit tous les jours! Vous vous trompez; c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands

poëtes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil et le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux; mais qui de vous a senti que c'était le bruit du jour qui rendait le silence de la nuit plus touchant? Eh bien! il en est pour vous des phénomènes moraux ainsi que des phénomènes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles, mais vous êtes bien loin de connaître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accents et dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même; et l'art du grand poëte et du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous ait échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson; lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion; il y a bien de la difficulté à les imaginer; il y en a bien encore à les rendre. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot; et puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'âme aux impressions fortes des grands événements. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servaient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il

plaira au poëte de les rompre! C'est alors qu'affaissé de douleur ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, et de vous dire à vous-même : *Mais peut-être que cela n'est pas vrai.* Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu, et elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avais acheté un vieux château; qu'en visitant un jour ses appartements, j'avais aperçu dans un angle une armoire qu'on n'avait pas ouverte depuis longtemps, et que, l'ayant renfoncée, j'y avais trouvé pêle-mêle les lettres de Clarisse et de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurais-je pas arrangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurais-je pas ressenti s'il y avait eu quelque lacune entre elles! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilége) en eût supprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction française, et qui croyez les connaître, vous vous trompez.

Vous ne connaissez pas Lovelace; vous ne connaissez pas Clémentine; vous ne connaissez pas l'infortunée Clarisse; vous ne connaissez pas miss Howe, sa chère et tendre miss

Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée et étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harlowe de ses cris aigus, et chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimerait, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse porté par le vent sur la demeure des Harlowe, et réveillant dans ces âmes de pierre le remords assoupi; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portait le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne qui régnait au milieu d'eux fut rompu par les sanglots du père et de la mère; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes âmes commença, et que les serpents se remuèrent au fond de leur cœur et le déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que, dans une société où la lecture de Richardson se faisait en commun ou séparément, la conversation en devenait plus intéressante et plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importants de la morale et du goût discutés et approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses personnages comme sur des événements réels,

louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivants qu'on aurait connus, et auxquels on aurait pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avait précédé et qui avait amené la conversation se serait imaginé, à la vérité et à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissait d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frère. d'une sœur.

Le dirai-je?... j'ai vu, de la diversité des jugements, naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors, je comparais l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Evangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la sœur; et son travail rentrait ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante et d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne pèche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe si, grâce à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs; si je n'ai eu pour les méchants que de la pitié, si j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour

les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie, et plus d'amour pour la vertu; le seul bien que nous puissions demander au ciel est le seul qu'il puisse nous accorder, sans nous châtier de nos demandes indiscrètes!

Je connais la maison des Harlowe comme la mienne; la demeure de mon père ne m'est pas plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène; leurs physionomies sont là : je les reconnais dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchants; il m'a appris à les reconnaître à des signes prompts et délicats. Il me guide quelquefois, sans que je m'en aperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps et dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix ne sera jamais grand : il faut un goût trop sévère; et puis la variété des événements y est telle, les

rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée, il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personges, tant de caractères ! A peine ai-je parcouru quelques pages de *Clarisse* que je compte déjà quinze ou seize personnages ; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans *Grandisson* ; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton, et que ces idées, ces expressions, ce ton, varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clarisse; la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de madame Howe, ni un billet de madame Howe pour le billet de madame Harlowe, quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentiments, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même vert. Quelle immense variété de nuances ! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre !

O Richardson ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que

ton roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus : tu peins l'espèce humaine; l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait : tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit et fait; l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe : tu as embrassé tous les lieux et tous les temps. Le cœur humain, qui a été, est et sera toujours le même, est le modèle d'après lequel tu copies. Si l'on appliquait au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutînt comme toi? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman, et que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature, c'est toi qui ne mens jamais!

Je ne me lasserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connaisance des lois, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations, qu'ils te supposent.

L'intérêt et le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'apercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de *Clarisse* pour me

former ; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page : j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse et de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parents inhumains et un homme abominable pour amant ; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive et la plus folle, qui ne dit et ne fait rien de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée ; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé et ridicule, que sa maîtresse désole, malgré l'agrément et la protection d'une mère qui l'appuie ; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares et les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur et la frivolité, la violence et le sang-froid, le bon sens et la folie ; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne sous quelque forme qu'il se présente, et qui ne garde pas un instant la même. Et cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés ! combien il y en a ! Et ce Belford avec ses compagnons, et madame Howe et son Hickmann, et madame Norton, et les Harlowe père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes, et toutes les créatures qui peuplent le lieu de

débauche! Quels contrastes d'intérêts et d'humeurs! comme tous agissent et parlent! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'aurait-elle pas succombé! Et encore quelle est sa chute!

Ne reconnaît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caractères, la même force d'événements et de conduite dans *Grandisson?*

Paméla est un ouvrage bien simple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ouvrages, dont un seul suffirait pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent sont jugés par moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres et pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frère. Je le portais dans mon cœur sans l'avoir vu, sans le connaître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander: Avez-vous vu le

poëte Richardson ? Ensuite : Avez-vous vu le philosophe Hume ?

Un jour, une femme d'un goût et d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson qu'elle venait de lire, dit à un de ses amis qui partait pour Londres : Je vous prie de voir de ma part miss Emilie, M. Belford, et surtout miss Howe, si elle vit encore.

Une autre fois, une femme de ma connaissance, qui s'était engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyait innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisait l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre était prosternée ?

J'écrivis à celle-ci, et voici quelques endroits de sa réponse :

« *La piété de Clarisse l'impatiente !* Eh quoi ! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parents vertueux et chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guère d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion et sans foi ? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle ! ses idées de religion sont si saines et si pures ! ce sentiment

donne à son caractère une nuance si pathétique! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une âme bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malediction de son père!* Elle rit, et c'est une mère! Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez que la malédiction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déjà accomplie en plusieurs points importants, ne doit pas être une chose terrib e pour un enfant de ce caractère! Et qui sait si Dieu ne ratifiera pas dans l'éternité la sentence prononcée par son père?

» *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes!* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en suis aux derniers instants de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles et froids sur lesquels je marche, ne s'émeuvent pas, et ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit autour de moi; mon âme se remplit de ténèbres, et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais.

» *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases; et lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que

de sentir et penser ainsi; mais si grande, que j'aimerais mieux tout à l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que de l'en savoir frappée. Ma fille !... Oui, j'y ai pensé, et je ne m'en dédis pas.

» Travaillez à présent, homme merveilleux, travaillez, consumez-vous; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvre des jugements pareils ! Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson; pour le douer, épuise-toi; sois ingrate envers tes autres enfants, ce ne sera que pour un petit nombre d'âmes comme la mienne que tu l'auras fait naître, et la larme qui tombera de mes yeux sera l'unique récompense de ses veilles. »

Et par post-crit, elle ajoute : « Vous me demandez l'enterrement et le testament de Clarisse, et je vous les envoie; mais je ne vous pardonnerais de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez vous même ces deux morceaux, et ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite. »

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirais que par un effort de raison.

J'étais avec un ami lorsqu'on me remit l'enterrement et le testament de Clarisse, deux morceaux que le traducteur français a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connaisse, et un des plus ardents fanatiques de Richardson; peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin, et qui lit. Je l'examinais : d'abord je vois couler des pleurs, il s'interrompt , il sanglote; tout à coup il se lève, il marche sans savoir où il va, il pousse des cris comme un homme désolé, et il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harlowe.

Je m'étais proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardson; mais le moyen? Il y en a tant!

Je me rappelle seulement que la cent vingt-huitième lettre, qui est de madame Harvey à sa nièce, est un chef-d'œuvre : sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parents, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, etc. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas : elle accuse la famille en l'excusant; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits, entre

beaucoup d'autres, où je me suis écrié : *Divin Richardson!* Mais pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage et lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Leman, comme un morceau charmant; c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique! C'est *le bon*, c'est *l'honnête Leman.* Comme il lui peint la récompense qui l'attend! *Tu seras monsieur l'hôte de l'Ours blanc*; *on appellera ta femme madame l'hôtesse.* Et puis, en finissant : *Je suis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues sont ses amis.

Il n'y avait qu'un grand maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur et de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries et l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur? Qu'il fallait de génie pour introduire et pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés!

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur

d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue et de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités et de vices ?

Poëtes, apprenez de Richardson à donner des confidents aux méchants, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits en la divisant; et, par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade et se relève! *Voyez* la lettre cent soixante-quinzième. Ce sont les sentiment d'un cannibale; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de post-crit le transforment tout à coup en un homme de bien, ou peu s'en faut,

Grandisson et *Paméla* sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère *Clarisse*. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du lord le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine, dans *Grandisson*, est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine et Clarisse deviennent deux créatures sublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur, et l'autre la raison.

Je ne me rappelle point sans frissonner l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mère : pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras et dégouttant du bout de ses doigts, et son discours : *Maman, voyez, c'est le vôtre!* Cela déchire l'âme.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est que, n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit ni des mouvements de son cœur, s'il se passait en elle quelque chose honteuse, elle lui échapperait. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur et de l'innocence; et son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardson avait passé plusieurs années dans la société presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritait. Quelle passion que l'envie! c'est la plus cruelle des Euménides : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe; là, elle disparaît, et la justice des siècles s'assied à sa place.

O Richardson! si tu n'as pas joui de ton vivant de toute la réputation que tu méritais, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homère! Alors, qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage? Tu as eu

plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie; et je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson ! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui, j'étais incliné au pied de ta statue; je t'adorais, cherchant au fond de mon âme des expressions qui répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portais, et je n'en trouvais point.

Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étaient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du ciel une âme plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avais. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination; si je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clarisse m'apparaît; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, et la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent; et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi au temps à venir.

SUR LES FEMMES (1)

J'aime Thomas ; je respecte la fierté de son âme et la noblesse de son caractère ; c'est un homme de beaucoup d'esprit ; c'est un homme de bien ; ce n'est donc pas un homme ordinaire. A en juger par sa *Dissertation sur les femmes* (2), il n'a pas assez éprouvé une passion que je prise davantage pour les peines dont elle nous console que pour les plaisirs qu'elle nous donne. Il a beaucoup pensé, mais il n'a pas assez senti. Sa tête s'est tourmentée, mais son cœur est demeuré tranquille. J'aurais écrit avec moins d'impartialité et de sagesse, mais je me serais occupé avec plus d'intérêt et de la chaleur du seul être de la nature qui

(1) Ce morceau se trouve dans la *Correspondance littéraire* de Grimm, année 1772, avec des changements qu'il s'est permis de faire; nous ne rapporterons que deux variantes qui nous ont paru mériter quelque intérêt. (Note de l'édition Brière.)

(2) L'*Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des femmes dans les différents siècles*, a paru dans le commencement de 1772; l'écrit de Diderot fut composé peu de temps après. (Note de l'édition Brière.)

nous rende sentiment pour sentiment et qui soit heureux du bonheur qu'il nous fait. Cinq ou six pages de verve répandues dans son ouvrage auraient rompu la continuité de ses observations délicates, et en auraient fait un ouvrage charmant. Mais il a voulu que son livre ne fût d'aucun sexe, et il n'y a malheureusement que trop bien réussi. C'est un hermaphrodite, qui n'a ni le nerf de l'homme ni la mollesse de la femme. Cependant peu de nos écrivains du jour auraient été capables d'un travail où l'on remarque de l'érudition, de la raison, de la finesse, du style, de l'harmonie; mais pas assez de variété, de cette souplesse propre à se prêter à l'infinie diversité d'un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la vue d'une souris ou d'une araignée fait tomber en syncope, et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie. C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instincts de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent, belles comme les séraphins de Klopstock, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses;

elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions; la femme couve les siennes : c'est un point fixe sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure, et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. La soumission à un maître qui lui déplaît est pour elle un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue; notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. Cette sensation, que je regarderais volontiers comme une épilepsie passagère, est rare pour elles, et ne manque jamais d'arriver quand nous l'appelons. Le souverain bonheur les fuit entre les bras de l'homme qu'elles adorent; nous le trouvons à côté d'une femme complaisante qui nous déplaît. Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense en est moins prompte et moins sûre pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la source en est si éloignée qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle

ne vienne point, ou qu'elle s'égare. Si vous entendez une femme médire de l'amour et un homme de lettres déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes passent, et de l'autre que son talent se perd. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un Dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : *Je le sens, je sens, le voilà, le dieu !* et d'en trouver le vrai discours. Un solitaire (1), brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps : *Adressez-vous aux femmes; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes; elles répandent avec facilité, parce qu'elles sont légères ; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues.* Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot facile de domination, une sorte de ligue, telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations. Elles en connaissent les articles, sans se les être com-

(1) Saint Jérôme. (Note de l'édition Brière.)

muniqués. Naturellement curieuses, elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout. Dans les temps de révolution, la curiosité les prostitue aux chefs de parti. Celui qui les devine est leur implacable ennemi. Si vous les aimez, elles vous perdront, elles se perdront elles-mêmes ; si vous croisez leurs vues ambitieuses, elles ont au fond du cœur ce que le poëte a mis dans la bouche de Roxane :

Malgré tout mon amour, si dans cette journée
Il ne m'attache à lui par un juste hyménée;
S'il ose m'alléguer une odieuse loi;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi,
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même,
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.

(Racine, *Bajazet*, acte I, scène iii.)

Toutes méritent d'entendre ce qu'un autre poëte, moins élégant, adresse à l'une d'entre elles :

C'est ainsi que, toujours en proie à leur délire,
Vos pareilles ont su soutenir leur empire.
Vous n'aimâtes jamais; votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à subjuguer l'amant.
Qu'on vous fasse régner, tout vous paraîtra juste;
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste,
S'il ne sacrifiait au pouvoir de vos yeux
Son honneur, son devoir, la justice et les dieux (1).

(1) Crébillon, vers supprimés dans la scène Ire du IIe acte de *Catilina*. (Note de l'édition Brière.)

Elles simuleront l'ivresse, la passion, si elles ont un grand intérêt à vous tromper ; elles l'éprouveront sans s'oublier. Le moment où elles seront toutes à leur projet sera quelquefois celui même de leur abandon. Elles s'en imposent mieux que nous sur ce qui leur plaît. L'orgueil est plus leur vice que le nôtre. Une jeune femme samoïde dansait nue, avec un poignard à la main. Elle paraissait s'en frapper ; mais elle esquivait les coups qu'elle se portait avec une prestesse si singulière, qu'elle avait persuadé à ses compatriotes que c'était un dieu qui la rendait invulnérable ; et voilà sa personne sacrée. Quelques voyageurs européens assistèrent à cette danse religieuse, et, quoique bien convaincus que cette femme n'était qu'une saltimbanque très adroite, elle trompa leurs yeux par la célérité de ses mouvements. Le lendemain, ils la supplièrent de danser encore une fois. *Non,* leur dit-elle, *je ne danserai point ; le dieu ne le veut pas, et je me blesserais.* On insista. Les habitants de la contrée joignirent leur vœu à celui des Européens : elle dansa. Elle fut démasquée. Elle s'en aperçut, et à l'instant la voilà étendue à terre, le poignard dont elle était armée plongé dans ses intestins. *Je l'avais bien prévu,* disait-elle à ceux qui la secouraient, *que le dieu ne le voulait pas, et que je me blesserais.* Ce qui me surprend, ce n'est pas qu'elle ait préféré la mort à la honte,

c'est qu'elle se soit laissé guérir. Et de nos jours, n'avons-nous pas vu une de ces femmes qui figuraient en bourrelet l'enfance de l'Eglise, les pieds et les mains cloués sur une croix, le côté percé d'une lance, garder le ton de son rôle au milieu des convulsions de la douleur, sous la sueur froide qui découlait de ses membres, les yeux obscurcis du voile de la mort, et, s'adressant au directeur de ce troupeau de fanatiques, lui dire, non d'une voix souffrante : *Mon père, je veux dormir*, mais, d'une voix enfantine : *Papa, je veux faire dodo*? Pour un seul homme, il y a cent femmes capables de cette force et de cette présence d'esprit. C'est cette même femme, ou une de ses compagnes, qui disait au jeune Dudoyer, qu'elle regardait tendrement, tandis qu'avec une tenaille il arrachait les clous qui lui traversaient les deux pieds : *Le Dieu de qui nous tenons le don des prodiges ne nous a pas toujours accordé celui de la sainteté.* Madame de Staal est mise à la Bastille avec la duchesse du Maine, sa maîtresse (1); la première s'aperçoit que madame du Maine a tout avoué. A l'instant, elle pleure, elle se roule à terre, elle s'écrie : *Ah! ma pauvre maîtresse est devenue folle!* N'attendez rien de pareil d'un homme. La femme porte au dedans

(1) A l'occasion de la conjuration du prince de Cellamare. (Note de l'édition Brière.)

d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. La femme hystérique dans la jeunesse se fait dévote dans l'âge avancé; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens, lorsqu'ils sont muets. Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. Lorsque la Prussienne Karsch lève son œil vers le ciel enflammé d'éclairs, elle voit Dieu dans le nuage; elle le voit qui secoue, d'un pan de sa robe noire, des foudres qui vont chercher la tête de l'impie; elle voit la tête de l'impie. Cependant la recluse dans sa cellule se sent élevée dans les airs; son âme se répand dans le sein de la Divinité; son essence se mêle à l'essence divine; elle se pâme, elle se meurt; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité; ses compagnes, attroupées autour d'elle, coupent les lacets de son vêtement qui la serrent. La nuit vient, elle entend les chœurs célestes; sa voix s'unit à leurs concerts. Ensuite, elle redescend sur la terre; elle parle des joies inef-

fables; on l'écoute; elle est convaincue, elle persuade. La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. Quelquefois elle m'a fait frissonner. C'est dans la fureur de la bête féroce qui fait partie d'elle-même que je l'ai vue, que je l'ai entendue. Comme elle sentait! comme elle s'exprimait! Ce qu'elle disait n'était point d'une mortelle. La Guyon a, dans son livre des *Torrents* (1), des lignes d'une éloquence dont il n'y a point de modèles. C'est sainte Thérèse qui a dit des démons : *Qu'ils sont malheureux! ils n'aiment point.* Le quiétisme est l'hypocrisie de l'homme pervers et la vraie religion de la femme tendre. Il y eut cependant un homme d'une honnêteté de caractère et d'une simplicité de mœurs si rares, qu'une femme aimable put, sans conséquence, s'oublier à côté de lui, et s'épancher en Dieu; mais cet homme fut le seul, et il s'appelait Fénelon. C'est une femme qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main, une aiguière dans l'autre, et qui disait : *Je veux brûler le ciel avec cette torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme*

(1) *La Guyon*, quiétiste célèbre du dix-septième siècle, se qualifiait de *femme enceinte de l'Apocalypse*. Son traité des *Torrents*, qui avait longtemps couru manuscrit, paraît avoir été imprimé, pour la première fois, dans l'édition de ses *Opuscules spirituels*, de Cologne, 1704. (Note de l'édition Brière.)

n'aime son Dieu que pour lui-même. Ce rôle ne va qu'à une femme. Mais cette imagination fougueuse, cet esprit qu'on croirait incoercible, un mot suffit pour l'abattre. Un médecin (1) dit aux femmes de Bordeaux, tourmentées de vapeurs effrayantes, qu'elles sont menacées du mal caduc, et les voilà guéries. Un médecin secoue un fer ardent aux yeux d'une troupe de jeunes filles épileptiques, et les voilà guéries. Les magistrats de Milet (2) ont déclaré que la première femme qui se tuera sera exposée nue sur la place publique, et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. L'exemple d'une seule en entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle; les autres sont malades. O femmes! vous êtes des enfants bien extraordinaires! Avec un peu de douleur et de sensibilité, hé! monsieur Thomas, que ne vous laissiez-vous aller à ces deux qualités, qui ne vous sont pas étrangères? Quel attendrissement ne nous auriez-vous pas inspiré en nous montrant les femmes assujetties comme nous aux in-

(1) Le médecin Silva, consulté à Bordeaux par une foule de jolies femmes qui se plaignaient de vapeurs et de maux de nerfs, leur répondit : *Ce ne sont pas des maux de nerfs, c'est le mal caduc.* Le lendemain, il n'y eut plus une seule femme dans Bordeaux qui eût mal aux nerfs. (Note de l'édition Brière.)

(2) Variante. « Le dégoût de vivre saisit les femmes de Milet, les magistrats déclarent que, etc. »

firmités de l'enfance, plus contraintes et plus négligées dans leur éducation, abandonnées aux mêmes caprices du sort, avec une âme plus mobile, des organes plus délicats, et rien de cette fermeté naturelle ou acquise qui nous y prépare ; réduites au silence dans l'âge adulte, sujettes à un malaise qui les dispose à devenir épouses et mères ; alors tristes, inquiètes, mélancoliques, à côté de parents alarmés, non-seulement sur la santé et la vie de leur enfant, mais encore sur son caractère ; car c'est à cet instant critique qu'une jeune fille devient ce qu'elle restera toute sa vie, pénétrante ou stupide, triste ou gaie, sérieuse ou légère, bonne ou méchante, l'espérance de sa mère trompée ou réalisée. Pendant une longue suite d'années, chaque lune ramènera le même malaise. Le moment qui la délivrera du despotisme de ses parents est arrivé ; son imagination s'ouvre à un avenir plein de chimères ; son cœur nage dans une joie secrète. Réjouis-toi bien, malheureuse créature ; le temps aurait sans cesse affaibli la tyrannie que tu quittes ; le temps accroîtra sans cesse la tyrannie sous laquelle tu vas passer. On lui choisit un époux : elle devient mère. L'état de grossesse est pénible presque pour toutes les femmes. C'est dans les douleurs, au péril de leur vie, aux dépens de leurs charmes, et souvent au détriment de leur santé, qu'elles

donnent naissance à des enfants. Le premier domicile de l'enfant et les deux réservoirs de sa nourriture, les organes qui caractérisent le sexe, sont sujets à deux maladies incurables. Il n'y a peut-être pas de joie comparable à celle de la mère qui voit son premier-né; mais ce moment sera payé bien cher! Le père se soulage du soin des garçons sur un mercenaire; la mère demeure chargée de la garde de ses filles. L'âge avance, la beauté passe; arrivent les années de l'abandon, de l'humeur et de l'ennui. C'est par le malaise que la nature les a disposées à devenir mères; c'est par une maladie longue et dangereuse qu'elle leur ôte le pouvoir de l'être. Qu'est-ce alors qu'une femme? Négligée de son époux, délaissée de ses enfants, nulle dans la société, la dévotion est son unique et dernière ressource.

Dans presque toutes les contrées, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre les femmes à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. La seule représaille qui dépende d'elle est suivie du trouble domestique, et punie d'un mépris plus ou moins marqué, selon que la nation a plus ou moins de mœurs. Nulle sorte de vexations que le sauvage n'exerce contre sa femme. La femme, mal-

heureuse dans les villes, est plus malheureuse encore au fond des forêts. Ecoutez le discours d'une Indienne des rives de l'Orénoque, et écoutez-le, si vous le pouvez, sans en être ému. Le missionnaire jésuite Gumilla lui reprochait d'avoir fait mourir une fille dont elle était accouchée, en lui coupant le nombril trop court : « Plût à Dieu, père, lui dit-elle, plût à Dieu qu'au moment où ma mère me mit au monde, elle eût eu assez d'amour et de compassion pour épargner à son enfant tout ce que j'ai enduré et tout ce que j'endurerai jusqu'à la fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée en naissant, je serais morte, mais je n'aurais pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus malheureuse des conditions. Combien j'ai souffert ! Et qui sait ce qui me reste à souffrir jusqu'à ce que je meure ? Représente-toi bien, père, les peines qui sont réservées à une Indienne parmi ces Indiens. Ils nous accompagnent dans les champs avec leur arc et leurs flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre que nous portons dans une corbeille. Ils vont tuer un oiseau ou prendre un poisson. Nous bêchons la terre, nous ; et après avoir supporté toute la fatigue de la culture, nous supportons toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir sans aucun fardeau ; nous, nous leur apportons des racines pour leur nourriture,

et du maïs pour leur boisson. De retour chez eux, ils vont s'entretenir avec leurs amis; nous, nous allons chercher du bois et de l'eau pour préparer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'endorment; nous, nous passons presque toute la nuit à moudre le maïs et à leur faire la chica; et quelle est la récompense de nos veilles? Ils boivent leur chica, ils s'enivrent, et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les cheveux et nous foulent aux pieds. Ah! père, plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en naissant! Tu sais toi-même si nos plaintes sont justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais le connaître. Il est triste pour la pauvre Indienne de servir son mari comme une esclave, aux champs accablée de sueurs, et au logis privée du repos; mais il est affreux de le voir, au bout de vingt ans, prendre une autre femme plus jeune, qui n'a point de jugement. Il s'attache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos enfants, elle nous commande, elle nous traite comme ses servantes, et, au moindre murmure qui nous échapperait, une branche d'arbre levée... Ah! père, comment veux-tu que nous supportions cet état? Qu'a de mieux à faire une Indienne, que de soustraire son enfant à une servitude mille fois pire que la mort? Plût à Dieu, père, je te le répète, que ma mère m'eût assez aimée pour m'enterrer lorsque je naquis! Mon cœur

n'aurait pas tant à souffrir, ni mes yeux à pleurer! »

Femmes, que je vous plains! Il n'y avait qu'un dédommagement à vos maux, et si j'avais été législateur, peut-être l'eussiez-vous obtenu. Affranchies de toute servitude, vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru. Quand on écrit des femmes, il faut tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et jeter sur sa ligne la poussière des ailes du papillon; comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles; et il n'en tombe point de celles de M. Thomas (1). Il ne suffit pas de parler des femmes et d'en parler bien, monsieur Thomas; faites encore que j'en voie. Suspendez-les sous mes yeux, comme autant de thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages. Fixez, avec le plus de justesse et d'impartialité que vous pourrez, les prérogatives de l'homme et de la femme; mais n'oubliez pas que, faute de réflexion et de principes, rien ne pénètre jusqu'à

(1) Variante. « Affranchies de toute servitude, je vous aurais mises au-dessus de la loi; vous auriez été sacrées en quelque endroit que vous eussiez paru Quand on veut écrire des femmes, il faut, monsieur Thomas, tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et secouer sur sa ligne la poussière des ailes du papillon. Il faut être plein de légèreté, de délicatesse et de grâces, et ces qualités vous manquent. Comme le petit chien du pèlerin, à chaque fois qu'on secoue sa patte, il faut qu'il en tombe des perles, et il n'en tombe aucune de la vôtre. »

une certaine profondeur de conviction dans l'entendement des femmes; que les idées de justice, de vertu, de vice, de bonté, de méchanceté, nagent à la superficie de leur âme; qu'elles ont conservé l'amour-propre et l'intérêt personnel avec toute l'énergie de nature, et que, plus civilisées que nous en dehors, elles sont restées de vraies sauvages en dedans, toutes machiavélistes, du plus au moins. Le symbole des femmes en général est celui de l'*Apocalypse*, sur le front de laquelle il est écrit : MYSTÈRE. Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a souvent qu'une toile d'araignée pour elles. On a demandé si les femmes étaient faites pour l'amitié. Il y a des femmes qui sont hommes, et des hommes qui sont femmes, et j'avoue que je ne ferai jamais mon ami d'un homme-femme. Si nous avons plus de raison que les femmes, elles ont bien plus d'instinct que nous. La seule chose qu'on leur ait apprise, c'est à bien porter la feuille de figuier qu'elles ont reçue de leur première aïeule. Tout ce qu'on leur a dit et répété dix-huit à dix-neuf ans de suite se réduit à ceci : « Ma fille, prenez garde à votre feuille de figuier; votre feuille de figuier va bien, votre feuille de figuier va mal. » Chez une nation galante, la chose la moins sentie est la valeur d'une déclaration. L'homme et la femme n'y voient qu'un échange de jouissances. Cependant, que signifie ce mot si légèrement pro-

noncé, si frivolement interprété : *Je vous aime?* Il signifie réellement : « Si vous voulez me sacrifier votre innocence et vos mœurs, perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres, marcher les yeux baissés dans la société, du moins jusqu'à ce que, par l'habitude du libertinage, vous en ayez acquis l'effronterie, renoncer à tout état honnête, faire mourir vos parents de douleur, et m'accorder un moment de plaisir, je vous en serais vraiment obligé. » Mères, lisez ces lignes à vos jeunes filles, c'est, en abrégé, le commentaire de tous les discours flatteurs qu'on leur adressera, et vous ne pouvez les en prévenir de trop bonne heure. On a mis tant d'importance à la galanterie, qu'il semble qu'il ne reste aucune vertu à celle qui a franchi ce pas. C'est comme la fausse dévote et le mauvais prêtre, en qui l'incrédulité est presque le sceau de la dépravation. Après avoir commis le grand crime, ils ne peuvent avoir horreur de rien. Tandis que nous lisons dans des livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées ; au lieu que la vérité trouve à l'entrée de nos crânes un Platon, un Aristote, un Épicure, un Zénon en sentinelles, et armés de piques pour la repousser. Elles sont rarement systématiques, toujours à

la dictée du moment. Thomas ne dit pas un mot des avantages du commerce des femmes pour un homme de lettres, et c'est un ingrat. L'âme des femmes n'étant pas plus honnête que la nôtre, mais la décence ne leur permettant pas de s'expliquer avec notre franchise, elles se sont fait un ramage délicat, à l'aide duquel on dit honnêtement tout ce qu'on veut, quand on a été sifflé dans leur volière. Ou les femmes se taisent, ou souvent elles ont l'air de n'oser dire ce qu'elles disent. On s'aperçoit aisément que Jean-Jacques a perdu bien des moments aux genoux des femmes, et que Marmontel en a beaucoup employé entre leurs bras. On soupçonnerait volontiers Thomas et d'Alembert d'avoir été trop sages. Elles nous accoutument encore à mettre de l'agrément et de la clarté dans les matières les plus sèches et les plus épineuses. On leur adresse sans cesse la parole; on veut en être écouté; on craint de les fatiguer ou de les ennuyer, et l'on prend une facilité particulière de s'exprimer, qui passe de la conversation dans le style. Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous.

ANECDOTES DIVERSES

MONTESQUIEU ET CHESTERFIELD

Le président de Montesquieu et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement; aussi la liaison entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours, disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais, mais qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait, mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens.

Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait: ils étaient à Venise. Le président se répandait beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était rentré, et qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un individu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit :

— Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici, mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté de se mêler des affaires d'Etat. Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite. Voyez, monsieur, si, en effet, vous avez écrit, et songez qu'une lettre innocente, mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne pas me reconnaître, et si, par hasard, il était trop tard pour vous sauver et qu'on vous prît, de ne pas me dénoncer.

Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire, de prendre les papiers et de les jeter dans le feu. A

peine cela fut-il fait que milord Chesterfield rentra. Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami ; il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés, et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste pour trois heures du matin, car son dessein était de s'éloigner sans délai du séjour où un moment de plus ou de moins pouvait lui être funeste.

Milord Chesterfield l'écouta tranquillement et lui dit :

— Voilà qui est bien, mon cher président ; mais remettons-nous pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée.

— Vous vous moquez ! lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose où elle ne tient qu'à un fil.

— Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril pour vous garantir ? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami ?

— Non.

— Il était mal vêtu ?

— Oui, fort mal.

— Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu pour le prix de son avis ?

— Oh ! pas une obole.

— Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit ?

— Ma foi, je n'en sais rien... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes.

— Outré que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher.

— Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.

— A d'autres ! On prendra pour espion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux, en faisant une profession assez vile pour être bien payée ; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard d'être étranglé si on vous prend, et que vous le déferiez, si vous vous sauvez, et que l'on soupçonne qu'il vous ait averti ! Chanson que tout cela! mon ami.

— Mais qu'est-ce donc que ce peut être?

— Je le cherche, mais inutilement.

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, l'arrêta tout court, et dit :

— Président, attendez ; mon ami, il me vient une idée. Mais... si.... par hasard... cet homme...

— Eh bien ! cet homme ?

— Si cet homme... oui, cela pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus.

— Mais qu'est-ce que cet homme? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.

— Si je le sais! oh ! oui, je crois le savoir à présent... Si cet homme vous avait été envoyé par...?

— Épargnez, s'il vous plaît !

— Par un homme qui est malin quelquefois, par un certain Milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once de sens commun vaut mieux que cent livres d'esprit, car avec du sens commun...

— Ah ! scélérat, s'écria le président, quel tour vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tînt sa chaise prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : « Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il y a en France des gens de bon sens. »

DIDEROT ET L'ESPION DE POLICE

Parmi ceux que le hasard et la misère m'avaient adressés, il y en avait un appelé Glénat, qui savait des mathématiques, qui écrivait bien, et qui manquait de pain. Je faisais le possible pour le tirer de presse. Je lui mendiais des pratiques de tous côtés; s'il venait à l'heure du repas, je le retenais; s'il manquait de souliers, je lui en donnais; je lui donnais aussi de temps en temps la pièce de vingt-quatre sous. Grimm, madame d'Epinay, Damilaville, le baron, tous mes amis s'intéressaient à lui. Il avait l'air du plus honnête homme du monde; il supportait même son indigence avec une certaine gaieté qui me plaisait. J'aimais à causer avec lui : il paraissait faire assez peu de cas de la fortune, des honneurs et de la plupart des prestiges de la vie. Il y a sept ou huit jours que Damilaville m'écrivit de lui envoyer cet homme, pour un de ses amis qui avait un manuscrit à lui faire copier. Je l'envoie; on lui confie le manuscrit : c'était un ouvrage sur la religion et le gouvernement. Je ne sais comment cela s'est fait, mais le manuscrit est maintenant entre

les mains du lieutenant de police. Damilaville m'en donne avis. Je vais chez mon Glénat, le prévenir qu'il ne compte plus sur moi.

— Et pourquoi, monsieur, ne plus compter sur vous? Je n'ai rien à me reprocher. Mais, après tout, si je suis privé de vos bontés, d'autres me rendent plus de justice.

— C'est parce que vous êtes noté.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Que la police a les yeux ouverts sur vous, et qu'il n'y a plus moyen de vous employer. Je ne vous ai jamais rien fait copier de répréhensible; il n'y avait pas d'apparence que cela pût m'arriver; mais on saisira chez vous indistinctement un ouvrage innocent et un ouvrage dangereux, et il faudra après cela courir chez des exempts, un lieutenant de police, je ne sais où, pour les ravoir. On ne s'expose point à ces déplaisances-là.

— Oh! monsieur, on n'y est point exposé quand on n'y confie rien de répréhensible. La police n'entre chez moi que quand il y a des choses qui sont de son gibier. Je ne sais comment elle fait, mais elle ne s'y trompe jamais.

— Moi, je le sais, et vous m'en apprenez là bien plus que je n'aurais espéré d'en savoir de vous.

Là-dessus je tourne le dos à mon vilain.

J'avais une occasion d'aller voir le lieutenant de police, et j'y vais; il me reçoit à mer-

veille. Nous parlons de différentes choses. Je lui parle de celle-ci.

— Eh oui ! me dit-il, je le sais ; le manuscrit est là ; c'est un livre fort dangereux.

— Cela se peut, monsieur, mais celui qui vous l'a remis est un coquin.

— Non, c'est un bon garçon qui n'a pu faire autrement.

— Encore une fois, monsieur, je ne sais ce que c'est que l'ouvrage ; je ne connais point celui qui l'a confié à Glénat. C'est une pratique que je lui faisais avoir de ricochet ; mais si l'ouvrage ne lui convenait pas, il fallait le refuser, et ne pas s'abaisser au métier vil et méprisable de délateur. Vous avez besoin de ces gens-là, vous les employez, vous récompensez leur service ; mais il est impossible qu'ils ne soient pas comme de la boue à vos yeux.

M. de Sartine se mit à rire ; nous rompîmes là-dessus, et je m'en revins, pensant en moi-même que c'était une chose bien odieuse que d'abuser de la bienfaisance d'un homme pour introduire un espion dans ses foyers. Imaginez qu'il y a quatre ans que ce Glénat faisait ce rôle chez moi ; heureusement, je n'ai pas mémoire de lui avoir donné aucune prise ; mais combien n'était-il pas facile qu'il m'échappât un mot indiscret sur les choses et sur les personnes qui exigent d'autant plus de respect qu'elles en méritent

moins! que ce mot fût envenimé, qu'il fût redit, et qu'il me fît une affaire sérieuse! N'est-ce pas le plus heureux hasard que je n'aie rien écrit de hardi depuis un temps infini? Il est certain que, si j'avais eu besoin de copiste, je n'en aurais pas été chercher un autre que celui que je procurais à mes amis. Quand je pense qu'il a été sur le point d'entrer chez Grimm en qualité de secrétaire pour toutes ses correspondances étrangères, cela me fait frémir d'effroi. Malgré que j'en aie, tous ceux qui me viendront à l'avenir avec des manchettes sales et déchirées, des bas troués, des souliers percés, des cheveux plats et ébouriffés, une redingote de peluche déchirée, ou quelques mauvais habits noirs dont les coutures commencent à manquer, avec le visage et le ton de la misère et de l'honnêteté, me paraîtront des émissaires du lieutenant de police, des coquins qu'on m'envoie pour m'observer.

MADEMOISELLE HUS ET M. BERTIN (1)

M. Bertin a une maisonnette de 50,000 à 60,000 fr. à Passy ; c'est là qu'il va passer une partie de la belle saison avec mademoiselle Hus. Cette maison est tout à côté des vieilles eaux. Le maître de ces eaux est un jeune homme beau, bien fait, leste d'action et de propos, ayant de l'esprit et du jargon, fréquentant le monde, et en possédant à fond les manières. Il s'appelle Vielard. Il y avait environ dix-huit mois que l'équitable mademoiselle Hus avait rendu justice dans son cœur au mérite de M. Vielard, et que M. Vielard avait rendu justice dans le sien aux charmes de mademoiselle Hus. Dans les commencements, M. Bertin était enchanté d'avoir M. Vielard ; dans la suite, il devint froid avec lui, puis impoli, puis insolent ; ensuite il lui fit fermer sa porte, ensuite insulter par ses gens. M. Vielard aimait et patientait.

Il y eut avant-hier huit jours, que M. Bertin s'éloigna de mademoiselle Hus sur les dix

(1) Mademoiselle Hus était actrice de la Comédie-Française; M. Bertin, trésorier des parties casuelles.

heures du matin, pour aller de Passy à Paris. Il faut passer sous les fenêtres de M. Vielard. Celui-ci ne s'est pas plutôt assuré que son rival est au pied de la montagne, qu'il sort de chez lui, s'approche de la porte de la maison qu'habite mademoiselle Hus, la trouve ouverte, entre, et monte à l'appartement de sa bien-aimée. A peine est-il entré, que toutes les portes se ferment sur lui. M. Vielard et mademoiselle Hus dînèrent ensemble. Le temps passe vite; il était quatre heures du soir, qu'ils ne s'étaient pas encore dit toutes les choses douces qu'ils avaient retenues depuis un temps infini que la jalousie les tenait séparés. Ils entendent le bruit d'un carrosse qui s'arrête sous les fenêtres; ils soupçonnent qui ce peut être. Pour s'en assurer, Vielard s'échappe par une garde-robe, et grimpe par un escalier dérobé au haut d'un belvédère qui couronne la maison; de là il voit avec effroi descendre M. Bertin de sa voiture; il se précipite à travers le petit escalier, il avertit la petite Hus, et remonte. Il sortait par une porte et M. Bertin entrait par une autre. Le voilà à son belvédère, et M. Bertin assis chez mademoiselle Hus. Il l'embrasse, il lui parle de ce qu'il a fait, de ce qu'il fera : pas le moindre signe d'altération sur son visage. Elle l'embrasse, elle lui parle de l'emploi de son temps, et du plaisir qu'elle a de le revoir quelques heures plus tôt qu'elle ne l'attendait.

Même assurance, même tranquillité de sa part. Une heure, deux heures, trois heures se passent. M. Bertin propose un piquet, la petite Hus l'accepte.

Cependant l'homme du belvédère profite de l'obscurité pour descendre, et s'adresser à toutes les portes, qu'il trouve fermées. Il examine s'il n'y aurait pas moyen de franchir les murs; aucun, sans risquer de se briser une ou deux jambes. Il regagne sa demeure aérienne. Mademoiselle Hus, de son côté, a, de quart d'heure en quart d'heure, des petits besoins. Elle sort, elle va de son belvédère dans la cour, cherchant une issue à son prisonnier, sans la trouver. M. Bertin voit tout cela sans rien dire; le piquet s'achève; le souper sonne; on sert, on soupe. Après le souper, on cause. Après avoir causé jusqu'à minuit, on se retire, M. Bertin chez lui, mademoiselle Hus chez elle. M. Bertin dort ou paraît dormir profondément. La petite Hus descend, va dans les offices, charge sur des assiettes tout ce qui lui tombe sous la main, sert un mauvais souper à son ami, qui se morfondait au haut du belvédère, d'où il descend dans son appartement.

Après souper, on délibère sur ce qu'on fera. La fin de la délibération, ce fut de se coucher, pour achever de se communiquer ce qu'on pouvait encore avoir à se dire. Ils se couchèrent donc; mais comme il y avait

un peu plus d'inconvénient pour M. Vielard à se lever une heure trop tard qu'une trop tôt, il était tout habillé, lorsque M. Bertin, qui avait apparemment fait la même réflexion, vint sur les huit heures frapper à la porte de mademoiselle Hus; point de réponse. Il refrappe; on s'obstine à se taire. Il appelle, on n'entend pas. Il descend, et tandis qu'il descend, la garde-robe de mademoiselle Hus s'ouvre, et Vielard regrimpe au belvédère. Pour cette fois, il y trouve en sentinelles deux laquais de son rival. Il les regarde sans s'étonner et leur dit :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a? Oui, c'est moi. Pourquoi toutes les portes sont-elles fermées?

Comme il achevait cette courte harangue, il entend du bruit sur les degrés au-dessous de lui. Il met l'épée à la main ; il descend, il rencontre l'intendant de M. Bertin, accompagné d'un serrurier ; il présente la pointe de l'épée à la gorge du premier, en lui criant :

— Descends, suis-moi et ouvre, ou je te tue!

L'intendant, effrayé du discours et de la pointe qui le menaçait, oublie qu'il est sur un escalier, se renverse en arrière, tombe sur le serrurier et le culbute. L'intrépide Vielard profite de leur chute, leur passe sur le ventre, saute le reste des degrés, arrive dans la

cour, va à la principale porte, où il trouve un petit groupe de femmes qui jasaient tout bas. Il leur crie d'une voix troublée, d'un œil hagard, et d'une épée qui lui vacillait dans les mains :

— Qu'on m'ouvre !

Toutes ces femmes effarouchées se sauvent en poussant des cris. Vielard aperçoit la grosse clef à la porte, il ouvre ; le voilà dans la rue, et de la rue, en deux sauts, chez lui. Deux heures après, on aperçoit M. Bertin qui regagnait Paris dans sa voiture, et, deux autres heures après, mademoiselle Hus, en fiacre, environnée de paquets, qui regagnait la grande ville, et, le lendemain, un fourgon qui transportait tous les débris d'un ménage. Il y avait quinze ans qu'ils vivaient ensemble ; M. Bertin en avait eu une poussinée d'enfants. Ces enfants, une vieille passion, le tireront ; il suivra ; il demandera à rentrer en grâce, et il sera exaucé pour dix mille écus. Voilà la gageure que je propose à quiconque voudra.

LES DEUX MOINES

J'avais promis au baron d'aller dîner avec lui la veille de son départ, et oublié que Damilaville avait pris le même jour pour dire adieu à ses amis. Celui-ci avait retenu la chambre du suisse du Luxembourg, et tout ordonné; ainsi, bon gré, mal gré, il a fallu manquer au baron. Le rendez-vous des convives était dans l'allée des Carmes. Nous étions trois ou quatre assis sur un banc tout voisin de la porte du même nom, lorsque nous entendîmes des cris qui venaient de la cour d'entrée de ces moines. C'était une femme qui était tombée en défaillance au sortir de leur église. Un d'entre nous accourt; il frappe à la porte du couvent, le portier ouvre.

— Mon père, vite une goutte de votre eau de mélisse; c'est une femme qui est là, qui se meurt.

Le moine répond froidement.

— Il n'y en a point, et ferme la porte.

Là-dessus, je vous laisse rêver à votre aise sur les grands effets de l'esprit de religion. Un moine d'un autre ordre était un des nôtres.

— Eh bien ! s'écria-t-il douloureusement, voilà comme un portier dur et brutal déshonore toute une maison.

— Monsieur, lui répondis-je, ne craignez rien, l'action qui vient de se passer est si atroce, que si quelqu'un d'entre nous s'avise de la raconter, il passera pour un calomniateur.

Cet autre moine-ci était un galant homme, d'un esprit assez leste et point du tout enfroqué. On parla de l'amour paternel. Je lui dis que c'était une des plus puissantes affections de l'homme.

— Un cœur paternel ! repris-je ; non, il n'y a que ceux qui ont été pères qui sachent ce que c'est ; c'est un secret heureusement ignoré, même des enfants.

Puis, continuant, j'ajoutai :

— Les premières années que je passai à Paris avaient été fort peu réglées ; ma conduite suffisait de reste pour irriter mon père, sans qu'il fût besoin de la lui exagérer ; cependant la calomnie n'y avait pas manqué. On lui avait dit... Que ne lui avait-on pas dit ? L'occasion d'aller le voir se présenta. Je ne balançai point. Je partis plein de confiance dans sa bonté. Je pensais qu'il me verrait, que je me jetterais entre ses bras, que nous pleurerions tous les deux, et que tout serait oublié. Je pensais juste.

Là, je m'arrêtai et je demandai à mon reli-

gieux s'il savait combien il y avait d'ici chez moi. — Soixante lieues, mon père ; et s'il y en avait eu cent, croyez-vous que j'aurais trouvé mon père moins indulgent et moins tendre ?

— Au contraire.

— Et s'il y en avait eu mille ?

— Ah ! comment maltraiter un enfant qui vient de si loin ?

— Et s'il avait été dans la Lune, dans Jupiter, dans Saturne ?

En disant ces derniers mots, j'avais les yeux tournés au ciel, et mon religieux, les yeux baissés, méditait sur mon apologue.

LE FRÈRE COME

Voici une histoire qui s'est passée à ma porte. Le lieu de la scène est à la Charité. Le frère Côme avait besoin d'un cadavre pour faire quelques expériences sur la taille. Il s'adresse au père infirmier; celui-ci lui dit :

— Vous venez tout à temps. Il y a là, numéro 46, un grand garçon qui n'a plus que deux heures à aller.

— Deux heures ? lui répond le frère Côme; ce n'est pas tout à fait mon compte. Il faut que j'aille ce soir à Fontainebleau, d'où je ne reviendrai que demain soir sur les sept heures au plus tôt.

— Eh bien ! cela ne fait rien, lui dit l'infirmier ; partez toujours, on tâchera de vous le pousser.

Le frère Côme part ; l'infirmier s'en va à l'apothicaire, ordonne un bon cordial pour le numéro 46. Le cordial fait à merveille ; le malade dort cinq à six heures. Le lendemain, l'infirmier s'en va à son lit ; il le trouve sur son séant, toussant et crachant librement : presque plus de fièvre, plus d'oppression, pas le moindre mal de côté.

— Ah ! père, lui dit le malade, je ne sais ce que vous m'avez donné ; mais vous m'avez rendu la vie.

— Tout de bon ?

— Rien n'est plus vrai. Encore une potion comme celle-là, et je suis hors d'affaire.

— Oui. Et le frère Côme, qu'en dira-t-il ?

— Que dites-vous du frère Côme ?

— Rien, rien, répondit l'infirmier en se frottant le menton avec la main, et un peu contristé, décontenancé.

— Père, lui dit le malade, vous faites la mine ; vous voilà comme si vous étiez fâché de ce que je vais mieux.

— Non, non, ce n'est pas cela.

Cependant, d'heure en heure, l'infirmier allait au lit du malade, et lui disait :

— Eh bien! l'ami, comment cela va-t-il?

— Père, à merveille.

Et l'infirmier, en s'éloignant, disait :

— Si cela allait tenir. Je vous l'aurai si bien poussé, qu'il en reviendra.

Ce qui fut en effet.

Le lendemain, le frère Côme arrive pour son expérience.

— Eh bien! dit-il à l'infirmier, mon cadavre?

— Votre cadavre! il n'y en a point.

— Comment! il n'y en a point?

— Non. Aussi c'est de votre faute. Notre homme ne demandait pas mieux que de mourir; c'est vous qui êtes la cause qu'il en est revenu. Pour votre peine, vous attendrez. Que diable aussi, pourquoi vous en aller à Fontainebleau? Si vous étiez resté, je n'aurais jamais pensé à lui donner ce cordial qui l'a guéri, et votre expérience serait faite.

— Eh bien! dit le frère Côme, il n'y a pas grand mal à cela; nous attendrons, ce sera pour une autre fois.

LE SOLDAT ET L'ARTISTE

OU

DES PROGRÈS DE LA SOCIÉTÉ

Ecoutez un conte.

A l'endroit où la Seine sépare les Invalides des villages de Chaillot et de Passy, il y avait autrefois deux peuples. Ceux du côté du Gros-Caillou étaient des brigands; ceux du côté de Chaillot, les uns étaient de bonnes gens qui cultivaient la terre, d'autres des paresseux qui vivaient aux dépens de leurs voisins; mais de temps en temps les brigands de l'autre rive passaient la rivière à la nage et en bateaux, tombaient sur nos pauvres agriculteurs, enlevaient leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, les troublaient dans leurs travaux et faisaient souvent la récolte pour eux. Il y avait longtemps qu'ils souffraient tous ce fléau, lorsqu'une troupe de ces oisifs du village de Passy, leurs voisins, s'adressèrent à nos agriculteurs et leur dirent :

— Donnez-nous ce que les habitants du Gros-Caillou vous prennent, et nous vous défendrons.

L'accord fut fait, et tout alla bien. Voilà, mon ami, l'ennemi, le soldat et le citoyen. Il vint, avec le temps, une seconde horde d'oisifs de Passy, qui dirent aux agriculteurs de Chaillot :

— Vos travaux sont pénibles ; nous savons jouer de la flûte et danser ; donnez-nous quelque chose, et nous vous amuserons : vos journées vous en paraîtront moins longues et moins dures.

On accepta leur offre, et voilà les gens de lettres qui, dans la suite, firent respecter leur emploi, parce que, sous prétexte d'amuser et de délasser le peuple, ils l'instruisirent; ils chantèrent les lois; ils encouragèrent au travail et à l'amour de la patrie ; ils célébrèrent les vertus ; ils inspirèrent aux pères de la tendresse pour leurs enfants, aux enfants du respect pour leurs pères, et nos agriculteurs furent chargés de deux impôts, qu'ils supportèrent volontiers, parce qu'ils leur restituaient autant qu'ils leur prenaient. Sans les brigands du Gros-Caillou, les habitants de Chaillot se seraient passés de soldats ; si ces soldats leur avaient demandé plus qu'ils ne leur économisaient, ils n'en auraient point voulu, et, à la rigueur, les flûteurs leur auraient été superflus, et on les aurait envoyés jouer de la flûte et danser ailleurs s'ils avaient mis à trop haut prix leurs chansons. Elles sont pourtant bien

belles et bien utiles! Ce sont ces chansonniers qui distinguent un peuple barbare et féroce d'un peuple civilisé et doux.

L'OPTIMISME

Le monde, une sottise! Ah! la belle sottise pourtant! C'est, selon quelques habitants du Malabar, une des soixante-quatorze comédies dont l'Eternel s'amuse.

Leibnitz, le fondateur de l'optimisme, aussi grand poëte que profond philosophe, raconte quelque part qu'il y avait dans un temple de Memphis une haute pyramide de globes placés les uns sur les autres; qu'un prêtre, interrogé par un voyageur sur cette pyramide et ces globes, répondit que c'étaient tous les mondes possibles, et que le plus parfait était au sommet; que le voyageur, curieux de voir ce plus parfait des mondes, monta au haut de la pyramide, et que la première chose qui frappa ses yeux, attachés sur le globe du sommet, ce fut Tarquin qui violait Lucrèce.

ANECDOTE D'UN SÉNATEUR DE VENISE

Quelqu'un nous raconta, ce fut, je crois, le docteur Gatti, le trait suivant : — Il faut que vous sachiez que les sénateurs de Venise sont les esclaves les plus malheureux de leur grandeur ; ils ne peuvent s'entretenir avec un étranger sous peine de perdre la vie, à moins qu'ils n'aillent s'accuser eux-mêmes, et dire qu'ils ont, par hasard, trouvé un Français, un Anglais, un Allemand, à qui ils ont dit un mot. Entrer dans la maison d'un ambassadeur de quelque cour que ce soit est un crime capital. Un sénateur aimait une femme de son rang, dont il était aimé. Tous les soirs, sur le minuit, il sortait enveloppé dans son manteau, seul, sans domestique, et allait passer une ou deux heures avec elle. Il fallait, pour arriver chez son amie, faire un grand circuit ou traverser l'hôtel de l'ambassadeur de France; l'amour ne voit pas de dangers, et l'amour heureux compte les moments perdus. Notre sénateur amoureux ne balança pas à prendre le plus court chemin; il traversa plusieurs fois l'hôtel de l'ambassadeur français; enfin, il fut aperçu, dénoncé et pris. On l'interroge : d'un mot il pouvait perdre l'honneur et exposer la vie de celle qu'il aimait, et conserver la sienne; il se tut, et fut décapité. Cela est bien; mais était-il permis aussi à la femme qu'il aimait de garder le silence ?

ANECDOTE DE PÉTERSBOURG

Il y avait ici une maîtresse de danse appelée la Nodin, bonne chrétienne, bonne catholique, mais peu scrupuleuse et se passant volontiers de messe. De bonnes gens bien intentionnés lui remontrèrent que cette longue abstinence scandalisait, et que, pour ses domestiques, ses voisins, les gens du pays, elle ferait bien d'aller quelquefois à l'église. Elle se laissa persuader, contre son habitude de plusieurs années. Elle va une fois à la messe, et, à son retour, elle trouve son congé du spectacle.

Cela ne lui donna pas du goût pour la messe : elle revint à son premier régime, et les bonnes gens bien intentionnés à leurs remontrances. Au bout de huit à dix mois, elle va une seconde fois à la messe, et, à son retour, elle trouve ses portes enfoncées, ses armoires brisées et ses nippes volées.

Cet événement lui donna de l'humeur contre la messe, et il se passa plus d'un an et demi sans qu'on pût la résoudre à entendre une troisième messe. Cependant, une veille du jour de Noël, les bonnes gens bien intentionnés insistèrent si opiniâtrément, qu'elle les accompagna à la messe de minuit ; et à son retour elle ne trouva plus que la place

de sa maison réduite en cendres. A l'instant, elle se jette à genoux au milieu de la rue, et levant les mains au ciel, et s'adressant à Dieu, elle dit : « Mon Dieu, je te demande pardon de ces trois messes ; tu sais que je ne voulais pas y aller, pardonne-moi. Je jure devant toi de n'en entendre de ma vie, et s'il m'arrive de fausser mon serment, je consens à être damnée de toute éternité. »

Ne prenez pas ceci pour un conte, c'est un fait que cent personnes dignes de foi m'ont attesté et pourraient encore vous attester. Ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'elle a tenu parole, et que les bonnes gens bien intentionnés l'ont laissée en repos jusqu'à ce jour.

LE SECRET DU MARSEILLAIS

Un bacha très voluptueux avait donné commission à un eunuque de lui acheter les plus belles femmes. L'eunuque y faisait depuis dix ans de son mieux, sans avoir pu réussir au gré de son maître. Un Marseillais rencontra cet eunuque à Smyrne, au milieu d'un troupeau de Circassiennes, toutes plus belles les unes

que les autres, et ne sachant laquelle choisir.

— Osmin, lui dit le Marseillais, vois-tu cette petite brune aux yeux bleus que tu parais dédaigner? Prends-la sur ma parole, et sois sûr que ton bacha t'en fera compliment.

Osmin suivit le conseil du Marseillais et s'en trouva bien.

A six mois de là, l'eunuque retrouva son Marseillais à Alep, courut à lui, le remercia, lui dit que son bacha était fou de la petite brune, et qu'il l'obligerait beaucoup de lui apprendre comment il avait deviné si juste.

— Tu vas le savoir, lui répondit le Marseillais. Je la vis débarquer, et, dès ce moment, je ne cessai de la rêver, de la désirer; je ne dormis plus, et sois sûr que si j'avais eu cinq cents sequins, je te l'aurais soufflée et à ton bacha. Voilà tout mon secret.

— Ah! dit l'eunuque en s'éloignant tristement, je vois que je ne m'y connaîtrai jamais.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER

POST-FACE

Nous avons donné des romans de Diderot, de *la Religieuse*, entre autres, tout ce que la susceptibilité moderne nous permettait de publier sans avoir à craindre d'elle le long cortége des récriminations hypocrites ou sincères; ainsi avons-nous fait en extrayant quelques épisodes de *Jacques le fataliste*. Quant aux *Bijoux indiscrets*, nous les citons pour mémoire, et nous renvoyons les curieux à l'édition publiée en 1821 par M. Brière. Nous avons donc atteint notre but : nous voulions apprendre à notre public ce qu'était Diderot romancier; le *Neveu de Rameau*, qui déjà fait partie de notre collection, devra s'ajouter aux trois volumes que nous publions aujourd'hui, et constituera, à leur suite, une sorte d'ensemble des œuvres de fantaisie de l'illustre polygraphe. La philosophie aura son heure.

N. D.

TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Imp. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

La Bibliothèque nationale paraît les 1er et 15 de chaque mois.—Le volume 25 cent., pris au bureau (5, rue Coq-Héron): 35 centimes rendu franco dans toute la France. — 6 volumes : 2 fr.; 12 volumes : 4 fr.: 24 volumes : 8 fr., rendus à domicile.

EN VENTE :

Voltaire. — Histoire de Charles XII.	2 vol.
Montesquieu. — Grandeur et décadence des Romains	1 —
Diderot. — Le Neveu de Rameau.	1 —
Swift. — Voyages de Gulliver	2 —
Suétone. — Histoire des Douze Césars.	2 —
X. de Maistre. — Voyage autour de ma chambre.	1 —
Le Sage. — Le Diable boiteux.	2 —
La Boétie. — Discours sur la Servitude volontaire.	1 —
Fontenelle. — La Pluralité des Mondes.	1 —
Jeudy-Dugour. — Histoire d'Olivier Cromwell.	1 —
Diderot. — Romans et Contes.	3 —
J.-J. Rousseau. — Du Contrat social	1 —
Sterne. — Voyage sentimental en France	1 —
V. Poupin. — Les Labourdière.	1 —
Voltaire. — Histoire de Russie	2 —
Beaumarchais. — Barbier de Séville et Mariage de Figaro.	2 —
P.-L. Courier. — Chefs-d'œuvre	2 —
D'Alembert.—Discours préliminaire de l'Encyclopédie	1 —
Saint-Réal. — Don Carlos — Conjuration des Espagnols contre Venise	1 —
Montesquieu. — Lettres persanes	2 —
Molière. — Tartufe. — Le Dépit amoureux.	1 —
Lamennais. — Paroles d'un croyant.	1 —
Linguet. — Mémoires sur la Bastille.	1 —
X. de Maistre. — Les Prisonniers du Caucase.	1 —

SOUS PRESSE

Condorcet. — Progrès de l'Esprit humain.	2 —
Diderot. — Paradoxe sur le Comédien.	1 —
Voltaire. — Romans (1re partie).	2 —
Molière. — Don Juan. — Les Précieuses ridicules.	1 —
J.-J. Rousseau. — Emile.	4 —
Machiavel. — Le Prince.	1 —
Mirabeau. — Opinions et Discours.	4 —

Les lettres non affranchies seront refusées.

PARIS — IMPRIMERIE DE DUBUISSON ET Ce, RUE COQ-HÉRON, 5. — 8479



